PREMIERE ANNÉE. — N° 29. Jeudi 22 Octobre 1908.

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'EPATANT

POUR LA FAMILLE

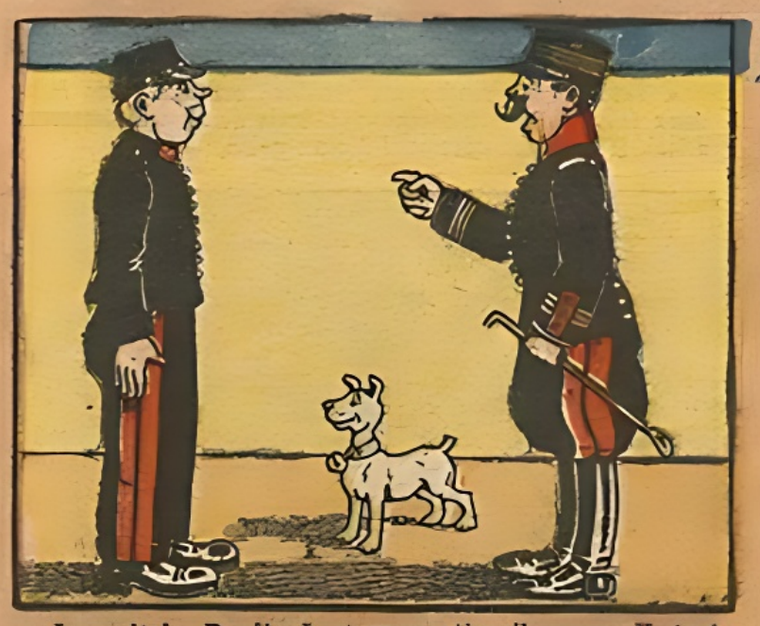
5c

Librairie OFFENSTADT
3, rue de Rocroy, 3
PARIS (x·)

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs par an.
Province..... 3 fr. 50 —
Etranger..... 5 francs —

DEPOT LE 29 JUIN

LA JUSTE RÉPARATION

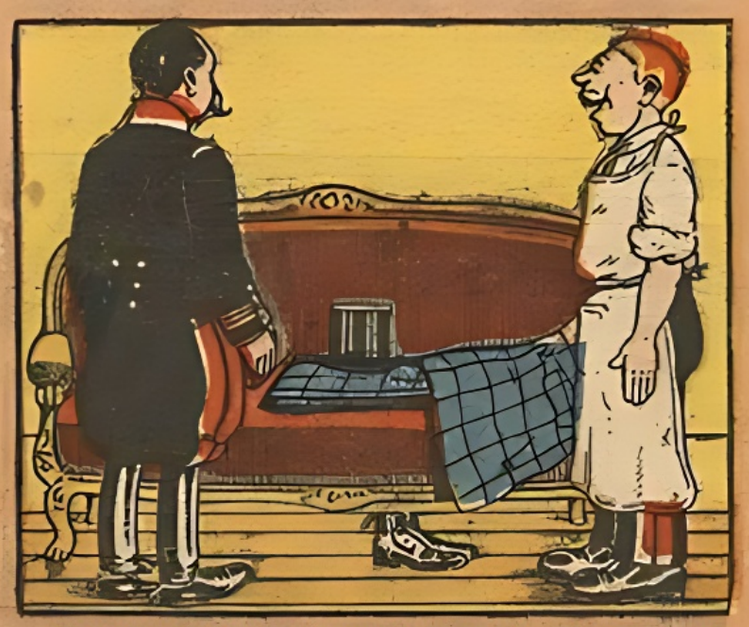


Le capitaine Dupétard est au quartier, il se rappelle tout à coup qu'il ont invité à déjeuner chez son ami Roubignac, il fait venir son ordonnance. « Poilo ! lui dit-il, tu vas filer à la maison me préparer mon costume de civil, je vais venir tout de suite. »

Poilo file du pied gauche, car le capitaine est bon garçon, mais il s'emballe vite, et pour un rien il fait un foin de tous les diables, en un mot une vraie soupe au lait.

Quelques instants après, le capitaine prend à son tour le chemin de sa maison, il regarde l'heure à sa montre. « Sapristi ! je suis en retard, juste le temps ! » Et il prend le pas accéléré.

Le capitaine arrive chez lui tout essoufflé. « Poilo ! crie-t-il, en entrant, tout est-il prêt ? — Oui, ma cap'taine. »



Et Poilo présente à son supérieur les vêtements demandés jaquette, gilet, pantalon, etc, étalés symétriquement sur le canapé et rangés en bataille comme pour une revue de détail.

« Parfait ! reste ici, tu vas me donner un coup de main. » Le capitaine ne perd pas une minute, il se déshabille et s'habille de nouveau, en deux temps et trois mouvements, aidé par Poilo qui vide le contenu des poches d'un vêtement dans l'autre.

Le capitaine est habillé. « Quel heure peut-il être ? » se demande-t-il. Et, ce disant, il fouille dans la poche de son gilet pour prendre sa montre, elle ne s'y trouve pas, il saisit alors la culotte qu'il vient de quitter et s'aperçoit, stupéfait, qu'elle n'y est pas.

« Poilo ! » clame le capitaine. L'ordonnance, comme par hasard, a quitté la pièce et est retourné à la cuisine, il arrive en courant. « Poilo, donne-moi ma montre ! — Mais ma cap'taine... »

« Donne-moi ma montre, je suis pressé, entends-tu ? — Mais, ma cap'taine... je ne l'ai pas... »

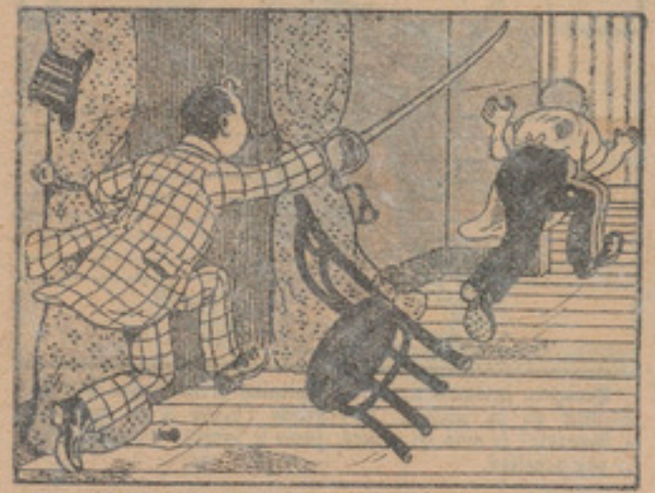
(Voir la suite page 2)

LA JUSTE RÉPARATION *(Suite.)*

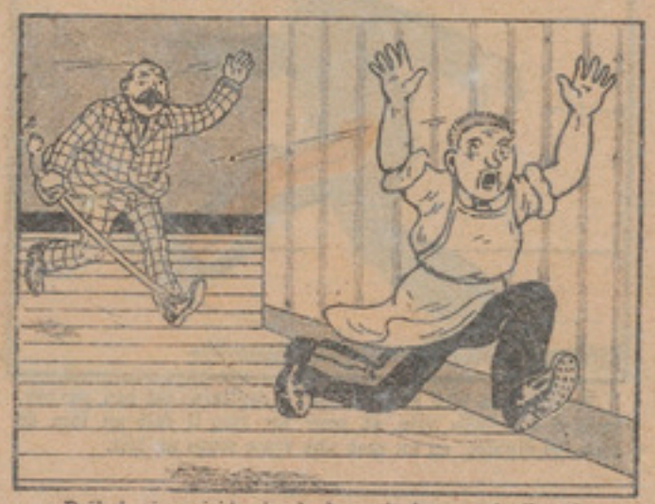
« Comment, tu ne l'as pas ! Alors qu'est-ce que t'en as fait ? Veux-tu te dépêcher, rends-moi ma montre tout de suite. — Mais, ma cap'taine... »

« Ah ! tu veux me barboter ma montre, brigand ! voleur ! filou ! attends un peu, je vais te faire passer au conseil. — Mais, ma cap'taine...

« Veux-tu me rendre ma montre, animal ? Une fois ! deux fois ! » Poilo n'attend pas trois fois ; complètement affolé, il fait demi-tour et il file au galop.

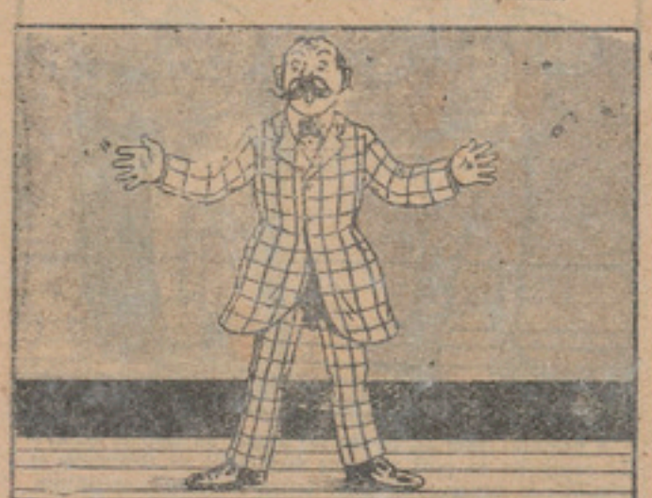


Le capitaine, le voyant se sauver, devient rouge de colère ; il saisit son sabre et se précipite à sa poursuite. Poilo et le capitaine Dupétard font trois fois le tour de l'appartement l'un derrière l'autre à une vitesse vertigineuse, renversant les chaises, bousculant les meubles, sacrant et jurant.



« Poilo ! viens ici ! » hurle le capitaine ; mais il a beau crier à son ordonnance de s'arrêter, peine perdue, Poilo est fou de terreur, et plus on l'appelle, plus il se sauve.

Cette course échevelée ne peut pas durer indéfiniment, le capitaine Dupétard s'arrête, n'en pouvant plus, il est en nage, il fouille dans sa poche de pantalon pour prendre son mouchoir et, à sa grande stupéfaction, il y trouve sa montre.

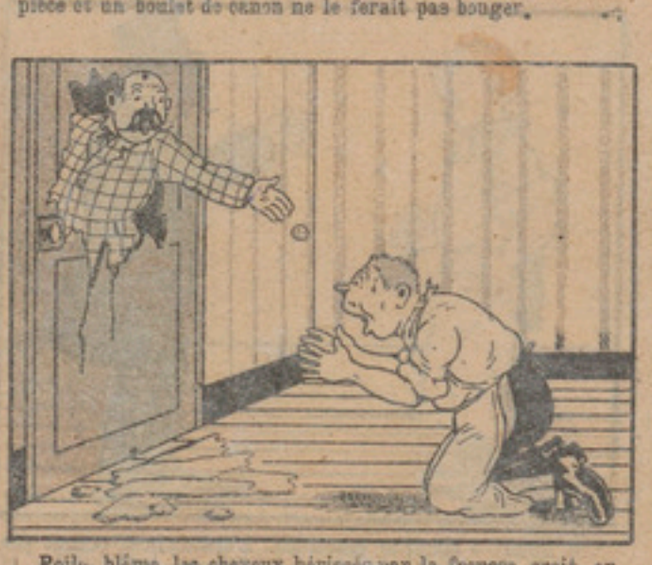


C'est Poilo qui, dans son empressement, s'est trompé, et qui, au lieu de la mettre dans la poche du gilet, l'a mise dans le pantalon. « Pauvre bougre, s'écrie le capitaine, je l'ai accusé à tort, je vais réparer ça ! »

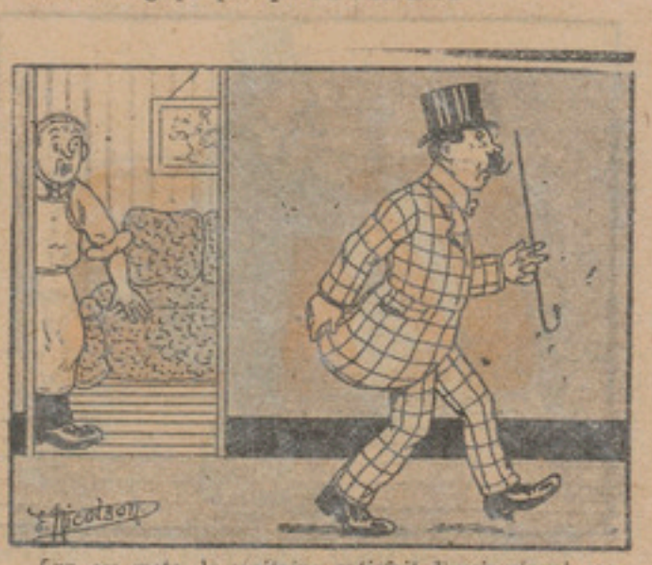
« Poilo ! crie-t-il de nouveau, viens ici, j'ai ma montre, » mais Poilo ne marche pas, il s'est enfermé à clef dans une pièce et un boulet de canon ne le ferait pas bouger.

« Poilo ! sapristi, m'entends-tu ; veux-tu ouvrir la porte ? » Poilo ne bouge pas plus que s'il était mort.

Le capitaine, devant un tel entêtement, se met en colère ; une nouvelle fois, il bondit et, d'un coup d'épaule terrible, il enfonce la porte.



Poilo, blême, les cheveux hérissés par la frousse, croit, en voyant apparaître son supérieur, que sa dernière heure est arrivée. « Tiens, animal ! lui crie le capitaine, voilà cent sous pour toi et je te donne la permission de minuit. »



Sur ces mots, le capitaine, satisfait d'avoir réparé son injuste accusation, se dépêcha de filer car il était très en retard et il laissa Poilo, qui n'y comprenait rien, dans un état voisin de l'abrutissement le plus complet.

UNE HEURE D'ANGOISSE

Parmi les prisonniers dont j'avais la surveillance, à la prison de Forlake se trouvait un individu nommé Brodick, condamné à plusieurs années d'emprisonnement pour de nombreux crimes.

C'était un homme dangereux. Il avait, à différentes reprises, essayé de s'évader et était l'objet d'un surveillance spéciale.

Un jour cependant, profitant d'un épais brouillard, alors qu'il traversait la cour de la prison sous la surveillance d'un gardien, il se jeta à l'improviste sur celui-ci et, trompant la vigilance de la sentinelle, il avait réussi à escalader le mur et à se sauver.

L'alarme fut donnée et un groupe de gardiens sous la conduite d'un chef se mit à la recherche du fugitif, qui ne pouvait encore être bien loin.

Neanmoins, il ne put être rejoint.

Comme la nuit tombait, un pauvre homme fut trouvé étendu sans connaissance et à moitié nu, à deux kilomètres environs de la prison. Revenu à lui grâce aux soins des gardiens, il raconta que Brodick l'avait rencontré et l'avait à moitié assommé pour lui prendre ses vêtements, pour remplacer sa tenue de prisonnier et faciliter sa fuite. Il était entre neuf et dix heures, lorsque nous nous arrêtâmes près de la ligne du chemin de fer qui traverse la campagne à cinq ou six kilomètres de la prison de Forlake, pour nous consulter sur la direction que nous devions prendre.

— Il peut très-bien se faire qu'il se soit dirigé du côté de la gare de Riley, dit notre chef.

Cette station se trouvait à près de deux kilomètres de l'endroit où nous étions.

— Il se peut en effet qu'il soit en train de rôder de ce côté-là, pour trouver l'occasion de sauter dans un train quelconque, répondis-je.

— C'est bien possible, dit le chef après quelques secondes de réflexion. Si vous alliez à Riley? Pendant ce temps-là nous autres, nous irions du côté de Barpool. Qu'en dites-vous ?

— C'est aussi mon avis, répondis-je, je verrai le chef de gare, il me renseignera peut-être.

— Très bien, allez. Green, vous n'avez qu'à suivre le long de la voie, c'est le plus court chemin, me conseilla le chef.

Je partis donc en suivant la voie descendante à ma droite, de façon à pouvoir apercevoir les feux de la locomotive si un train arrivait devant moi et avoir le temps de me garer. J'avais passé mon fusil en bandoulière.

J'avais parcouru environ un kilomètre, quand l'envie de fumer une pipe me prit. Le vent soufflait vec violence et, n'ayant plus qu'une allumette dans ma boite, je me dirigeais vers une petite cabane servant à remiser les outils des ouvriers travaillant sur la ligne.

Dans l'encoignure de la porte, je frottai mon allumette, et j'allais l'approcher de ma pipe, quand, m'étant appuyé contre la porte, celle-ci céda sous mon poids et à mon grand étonnement s'ouvrit en dedans, me précipitant sur le sol. Avant que je puisse me relever, j'aperçus, à la lueur de mon allumette, la figure sinistre de Brodick qui s'était caché là !

En un instant il fut sur moi et me saisit la gorge de ses deux mains osseuses. Ce fut si promptement fait, que j'eus à peine le temps de réaliser la situation. Brodick était sur moi et j'eus beau essayer de me défendre, ce fut inutile.

La brute me maintenait solidement à terre, j'étais étalé sur le dos, faisant de vains efforts pour échapper à son étreinte. A ce moment quelque chose brilla en tombant de ma poche et resonna sur le gravier du sol.

— Bien, dit Brodick, sautant dessus, ces menottes m'étaient probablement destinées, nous allons voir si elles vous iront aussi bien qu'à moi. En tous cas, nous allons essayer, et nous vous attacherons à quelque chose de solide, m'entendez-vous ?

Me saisissant avec toute sa force et malgré mes efforts désespérés, il me traina jusque sur la voie en face de la cabine.

Puis, s'agenouillant sur ma poitrine, il réussit à passer ma main droite sous un des rails entre deux traverses et, ramenant mon bras gauche par-dessus le rail, il me passa les menottes autour des poignets, je compris alors ma terrible position.

J'étais enchaîné après le rail !

Il se releva triomphant, fouilla dans ma poche, sortit la clef des menottes et la lança au loin.

Puis il rentra dans la cabane et réapparut avec une corde, avec laquelle il m'attacha la jambe droite. Il passa la corde ensuite sous le rail opposé et la ramena par en dessus pour la fixer autour de ma cheville gauche. J'étais ainsi attaché en travers de la voie et échapper à une mort affreuse était impossible.

Mais la brute n'avait pas encore fini.

Pour m'empêcher de crier et d'appeler à l'aide il me mit mon mouchoir dans la bouche et me bâillonna ensuite à l'aide d'une corde qu'il m'enroula autour de la mâchoire. Puis il fouilla mes poches et, m'ayant lancé brutalement un coup de pied sur la tête, il partit dans la direction de Riley.

Je le vis s'éloigner et disparaître dans l'obscurité. Je compris qu'il s'était caché dans la cabane le long de la voie en attendant le moment propice pour sauter dans un des trains obligés de ralentir à cet endroit de la voie.

Ma situation était réellement terrible ! L'express de Reddington devait passer à Riley vers onze heures. Il était dix heures passées environ ; une heure après me séparait d'une mort affreuse.

Je réfléchis avec calme, pendant quelques instants, m'efforçant de trouver un moyen de me tirer de cette horrible situation.

Je cherchai d'abord la façon de me débarrasser du bâillon et du mouchoir qui m'étouffaient.

Au prix de nombreux efforts je parvins à allonger le cou par-dessus le rail après lequel j'étais enchaîné par les poignets et réussis avec mes mains à défaire le nœud et à retirer le mouchoir de ma bouche.

C'était un soulagement certainement, mais bien petit, car je compris qu'en criant même de toutes mes forces, personne ne m'entendrait dans cet endroit désert à cette heure de la nuit.

Essayer de dégager mes mains était inutile. Quant à mes pieds, ce n'était peut-être pas impossible. Je commençai à remuer violemment les jambes, pour me débarrasser de la corde et je m'aperçus que celle-ci n'était passée qu'une seule fois autour du rail, de sorte qu'en tirant alternativement dessus avec chaque pied, je pouvais la frotter contre le rail. Avec l'énergie du désespoir je me mis à l'œuvre pour user la corde, en la frottant et dégager mes deux pieds. Je me livrais à cette manœuvre depuis une demi-heure environ, mais la corde résistait toujours ; cependant je sentais que le frottement l'avait usée sensiblement et qu'elle devenait de plus en plus mince.

Furieusement je me remis à l'ouvrage pour me délivrer, mais la corde était solide, et il semblait que je n'en viendrais pas à bout.

Soudain, un sifflet retentit dans le lointain, je savais ce que cela signifiait. L'express de Reddington passait en ce moment à Riley.

Je continuai de frotter avec rage et désespoir la corde contre le rail, mais elle résistait toujours. Alors, un bruit sourd se fit entendre et, là, à six cents mètres à peine au bout de la voie, j'aperçus les feux de la locomotive !

Un frisson d'horreur me fit dresser les cheveux sur la tête et désespérément je donnai une violente secousse. La corde enfin céda, mes jambes étaient libres. Il n'y avait pas un moment à perdre, le train n'était plus qu'à deux cents mètres environ, et en vingt secondes il allait être sur moi. Mais un homme désespéré peut faire bien des choses pendant ce temps.

D'un mouvement rapide je me roulai en dehors de la voie de façon à ce que mon bras gauche se trouve sous le rail. Puis je m'étendis de tout mon long parallèlement à la voie aussi loin du rail que possible.

Avec un bruit de tonnerre, le train arriva sur moi. Je m'attendais à avoir une de mes mains coupées et je sentis une vive douleur lorsque la première roue de la locomotive glissa sur la chaine.

Le défilé du train me sembla durer une heure, les roues me passaient devant le visage les unes après les autres, dans un fracas épouvantable, et ce fut avec un soupir de soulagement que je vis la lueur de la lanterne du dernier wagon, qui m'indiquait que tout danger était conjuré.

Pendant cinq minutes je restai encore étendu n'osant bouger.

Enfin, je remuai doucement les mains et poussai un cri de joie ; les roues du train avaient coupé la chaine reliant les deux menottes. J'étais libre ! Je me relevai, brisé et, sous le coup d'une émotion bien compréhensible, je pris la direction de Riley.

Un peu plus tard, j'arrivais à la gare. J'avais toujours mon fusil en bandoulière.

Deux ou trois wagons de marchandises détachés se trouvaient sur une voie de garage et je crus apercevoir une ombre ramper sous l'un d'eux.

Je m'arrêtai pour observer et je souris avec satisfaction, quand je vis Brodick se glisser dans un des wagons sous la bâche goudronnée. Je prévins immédiatement trois

ou quatre employés de la gare, qui avec moi cernèrent le wagon et; un instant après, Brodick se trouva nez à nez avec le canon de mon fusil.

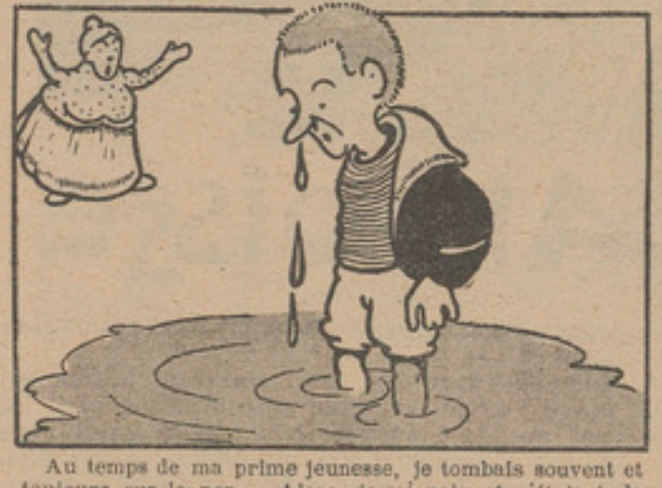
En me voyant vivant là, devant lui, il devint pâle comme la mort et poussa un hurlement de désespoir.

Voyant qu'il ne pouvait opposer aucune résistance il se rendit et c'est sous bonne escorte que fut ramené à la prison de Forlake le criminel qui m'avait voué à une mort affreuse et à laquelle j'avais miraculeusement échappé.

FORTUNIO.

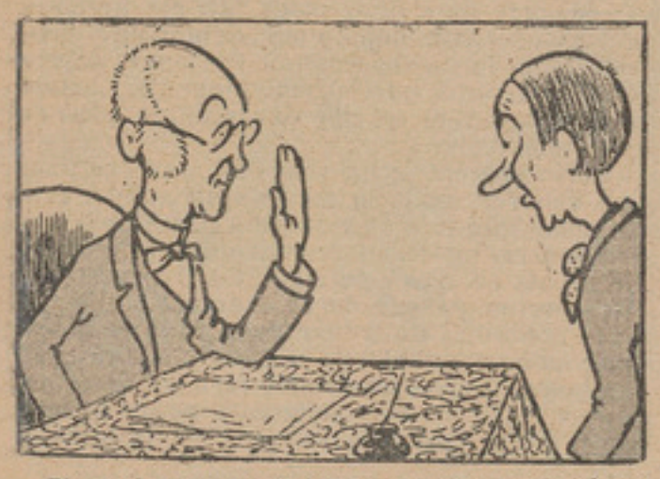
LES AVATARS DE M. NÉLONG

La nature m'a gratifié d'un appendice nasal considérable et pendant toute ma vie mon sacré nez a été la cause de perturbations sans nom.

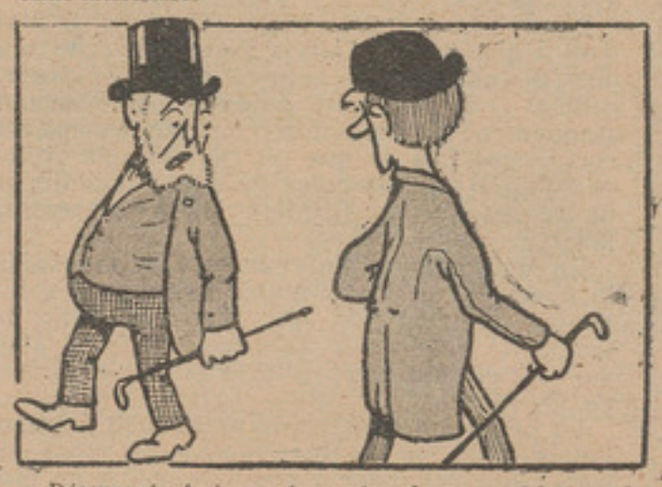


Au temps de ma prime jeunesse, je tombais souvent et toujours sur le nez .. Alors, je saignais et c'étaient de véritables inondations, mon nez coulait comme une fontaine intarissable

Au collège, tous mes camarades m'avaient *dans le nez*... On me faisait mille misères et toutes les fautes de mes copains me retombaient *sur le nez*... Cela m'aigrit le caractère et je me fis chasser du collège.

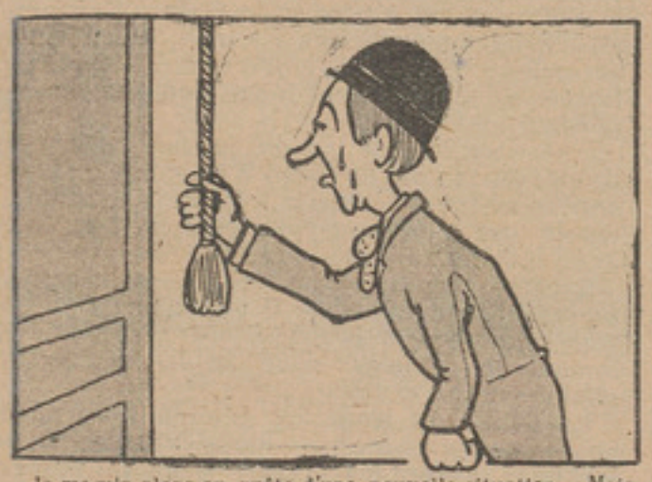


Plus tard, je voulus être diplomate, mais on me ferma cette carrière en alléguant que je me laisserais trop facilement *sortir les vers du nez*



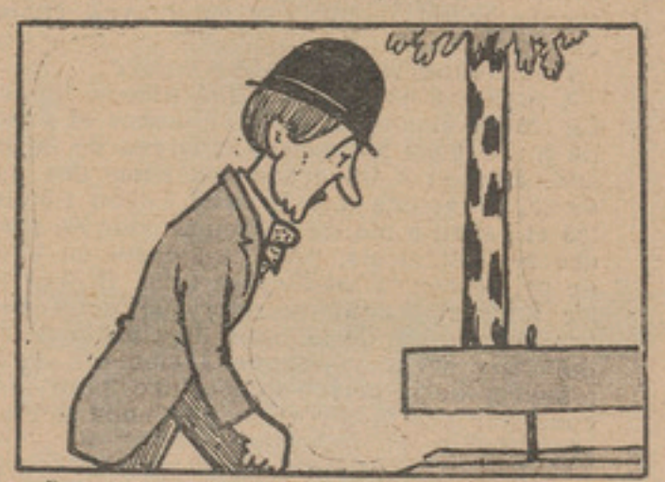
Découragé, furieux, je rentre dans une fabrique de pipes en papier mâché... Un jour, à la sortie des bureaux, je heurte un monsieur... « Imbécile ! Vous n'y voyez *pas plus loin que votre nez !* » me dit le monsieur d'un air bourru.

A cette allusion blessante, la *moutarde me monte au nez* et je me venge en infligeant une correction à l'individu... Hélas ! c'était mon patron que je ne connaissais pas... Le lendemain, j'étais congédié.

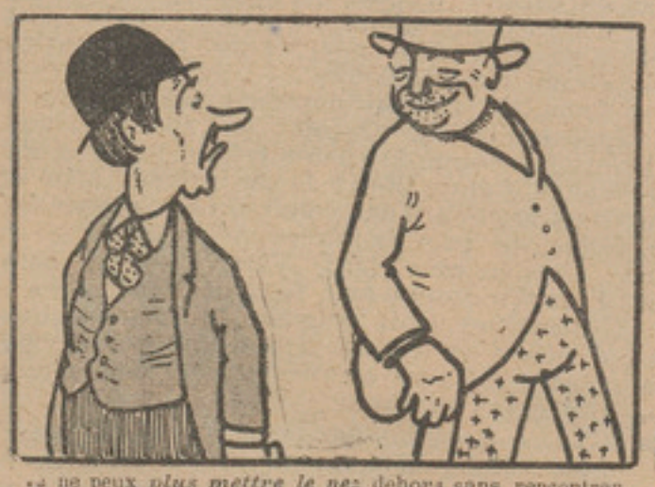


Je me mis alors en quête d'une nouvelle situation... Mais *je me cassais le nez* à toutes les portes inexorablement closes...

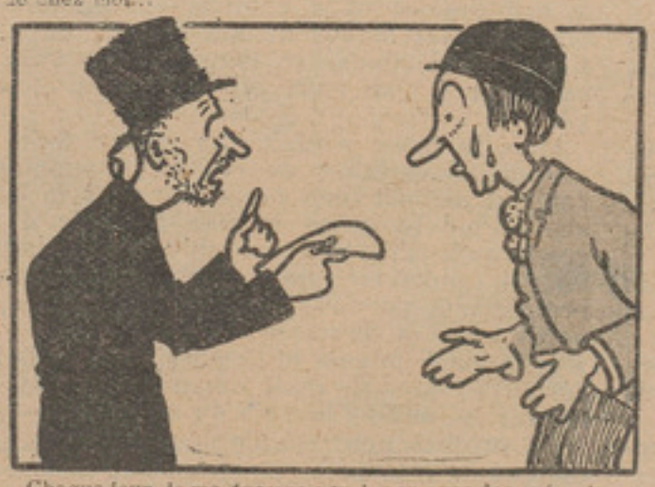
Enfin, je me mariai... Au bout de trois semaines, ma femme me *menait par le bout du nez*.. Elle se moquait de moi, *à mon nez*, à ma barbe... et finalement me chassa de chez moi...



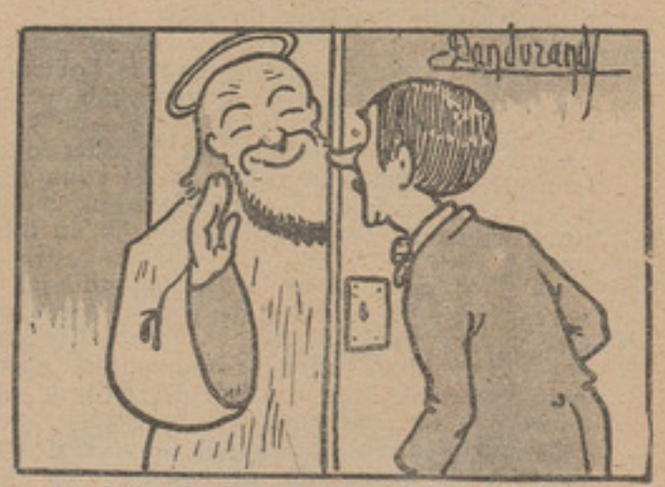
Dame ! j'avais cru *avoir bon nez* de fonder une famille. Mais, je m'aperçus, trop tard, que je *n'avais pas eu le nez fin*... Je mène depuis lors une existence lamentable.



Je ne peux *plus mettre le nez* dehors sans rencontrer des individus qui *me regardent sous le nez* et, voyant ma mine piteuse, *me rient au nez*...



Chaque jour, je me *trouve nez à nez* avec des créanciers qui me harcèlent... Je ne *puis plus fourrer mon nez* quelque part sans qu'il m'arrive quelque histoire...



Aussi, la vie devenant insupportable, je me suicide demain .. Pourvu que saint Pierre ne *me ferme pas au nez* la porte du Paradis que j'ai pourtant bien gagné, je crois !..

GRAND ROMAN D'AVENTURES INÉDIT

Par DANIEL HERVEY

XX

(Suite.)

Vallençais ordonna :

— Rappelle les hommes, Barao... Nous avons de la besogne... Il faut enterrer les nôtres, et mettre en tas les cadavres des Massaïs, comme cela, nous serons certains que notre pauvre docteur ne se trouve pas parmi eux... Nous n'avons certainement pas à craindre de nouvelles hostilités et nous pouvons faire nos recherches tranquillement.

Plusieurs heures se passèrent à accomplir les funèbres travaux commandés par les circonstances.

Les blessés, au nombre de quinze, avaient été pansés du mieux que l'on avait pu, et couchés sur des lits de feuillages. Deux hommes, parmi les moins éprouvés, étaient partis pour ramener du camp un nombre de Voua-Gouanas suffisant pour construire des civières et porter jusqu'au camp les malades.

Des heures passèrent, pendant lesquelles les hommes épuisés goûtèrent un repos qui leur était bien nécessaire.

Seul, Vallençais demeura debout, infatigable et ne pouvant se résoudre à perdre la piste du docteur Pitache.

— Mort ou vivant, je le retrouverai !

La besogne n'était pas facile. Le champ de bataille était assez étendu ; les roches et les broussailles en rendaient l'exploration pleine de difficultés.

Cependant, étant repassé dix fois aux mêmes endroits, Harley se convainquit que le docteur ne se trouvait point dans ces parages. Il fallait alors admettre l'hypothèse que les ennemis l'avaient emmené. De quel côté, dans quel but ?...

Il revint s'étendre aux côtés de Collin et d'Audet qui dormaient pesamment, terrassés par la fatigue.

— Allons, je crains bien que le pauvre garçon ne soit perdu pour nous !...

Les secours du camp n'arrivèrent qu'à la nuit tombante, il fallut donc remettre le départ au lendemain matin.

Le cortège s'organisa dès les premières lueurs du jour et le défilé commença.

Collin eut une pitié.

— Les pauvres blessés vont bien souffrir, exposés au soleil, dit-il. Il faudrait les abriter avec du feuillage.

Et, imité par plusieurs noirs, il se mit à dépouiller d'énormes bananiers dont les larges feuilles charnues feraient un frais abri aux fiévreux.

Tout à coup, l'un des Somalis poussa un cri de surprise. Et, ses compagnons accourus, virent un corps humain planté comme un fruit monstrueux au milieu du bouquet de feuilles !...

— Les bottes du docteur ! s'écria Audet.

— Le docteur lui-même, parbleu ! cria Collin en s'élançant.

A trois, l'on parvint à dégager le corps dont toute la partie supérieure était étroitement empaquetée dans une grossière couverture de laine grise.

— Mort ou vivant ? s'écria Harley avec anxiété, comme Victor s'empressait de dérouler le sinistre paquet.

Le visage pâle de Pitache apparut. Ses yeux étaient ouverts. Il murmura faiblement :

— Vivant... Mais tout juste !...

Une clameur joyeuse monta. Tous aimaient le brave garçon, si serviable, et qui avait soigné la plupart de ces hommes avec tant de dévouement.

Un peu d'eau sur le visage du docteur, une bonne friction sur ses membres engourdis, de l'alcool sur ses tempes et son front. Il revint complètement à lui.

— Ah ! mes amis ! gémit-il. Par quelles tortures je suis passé !... Je vous entendais... je devinais vos recherches... et je croyais que jamais vous ne me trouveriez... que vous vous éloigneriez... que je mourrais là... seul, abandonné !...

Un frisson passa sur l'épiderme de ceux qui l'écoutaient.

— Sapristi, c'est vrai que ce n'était pas drôle ! opina Collin. Un bon coup de couteau aurait mieux valu.

— Mais que s'est-il passé ? demanda Harley.

— Je me battais... comme vous tous... me défendant de mon mieux... Tout à coup, deux grands diables se sont emparés de moi, m'ont renversé, m'ont emporté... L'un d'eux levait son couteau... l'autre l'a arrêté en lui disant je ne sais quoi... Alors, ils m'ont ligoté, roulé dans cette couverture... Je me suis senti enlevé... puis déposer... puis, plus rien... Je ne savais où j'étais... j'entendais le bruit des détonations, les cris, les appels... j'ai suivi comme cela le combat... j'ai compris que nous étions vainqueurs... et puis cela a été le supplice de voir que j'échappais à vos recherches.

— C'est bien étonnant qu'ils ne vous aient pas tué tout de suite, remarqua Collin.

Mais Barao secoua la tête..

— Non, ils savaient que le Blanc était médecin... guérisseur et sorcier... jamais on ne tue ces hommes, cela porterait malheur... C'est pourquoi on l'a mis hors de combat...

Pitache s'indigna.

— C'est ingénieux !... Mais, je n'y restais pas moins, moi !...

— Peu importe... votre sang n'était pas sur eux... le maléfice était conjuré.

Collin soupira.

— Eh bien, c'est une fière chance que j'aie eu l'idée de cueillir des feuilles pour nos blessés !...

Le docteur parut se réveiller.

— Des blessés !... c'est vrai !... Où sont-ils ?...

Harley ne put réprimer un sourire devant cette ardeur professionnelle.

— Là ! cher ami, mais, si vous m'en croyez, vous vous laisserez transporter comme eux jusqu'au camp, afin d'y retrouver vos forces pour les soigner efficacement.

Le docteur s'était mis debout, mais il retomba, vaincu par d'horribles crampes.

— Vous avez raison ! avoua-t-il. Ces mortelles heures passées immobile dans une position incommode m'ont totalement fourbu !...

Les Voua-Gouanas eurent tôt fait de préparer une nouvelle civière sur laquelle on étendit Pitache bon gré mal gré.

— Là ! faites un bon somme, conseilla Collin. Et après, vous serez dispos comme un lièvre qui a passé la nuit au gîte.

Mais, quand on voulut l'abriter sous des feuilles de bananier, Pitache eut un geste d'effroi et de dégoût.

— Ah ! non, non !... Voilà une plante que je ne pourrai plus voir sans repenser aux horribles heures que j'ai passées, planté comme un chou au milieu de ses feuilles !...

XXI

Des jours avaient passé dans le repos et la paix, malgré la tristesse qu'apportait dans le camp les nombreuses morts du dernier combat.

Bien remis de leurs fatigues, généreusement récompensés, les survivants de la troupe ouranienne avaient repris le chemin du royaume du sultan Matobon.

Maintenant, la caravane, débarrassée des Anglais, instigateurs de la guerre, n'avait plus rien à craindre. Les Massaïs, rudement châtiés, se terraient dans leurs villages et avaient lavé leurs peintures de guerre.

Le camp ne manquait de rien au point de vue de la nourriture, car si le grain et la viande de bœuf étaient épuisés, la forêt regorgeait de bananes sauvages, de juteuses noix de coco ; et, à présent que la brousse était sans danger, les chasseurs rapportaient chaque jour de quoi alimenter de copieux festins. Le gibier à poil et à plumes abondait en ces parages.

Enfin, les blessés étant guéris et suffisamment forts pour supporter le voyage, toute la troupe, se portant à merveille, Harley décida de reprendre la marche vers la côte.

L'on mit un peu plus d'un mois pour parvenir au but, sans éprouver des péripéties notables.

Les villages pacifiques de pêcheurs et de cultivateurs rencontrés fournirent de bonne grâce du grain, des poules, des œufs, et l'on n'eut plus l'occasion de brûler les dernières cartouches autrement que pour abattre du gibier.

L'on arriva au petit port de Saandami, d'où des embarcations transportèrent toute la caravane dans l'île de Zanzibar.

Les Somalis et les Voua-Gouanas licenciés et payés largement, tous les Européens prirent passage en compagnie d'Harley Vallençais, sur le bateau à vapeur qui ramenait celui-ci en Angleterre, où il allait recueillir l'héritage de son oncle, lord Arlston Carlston.

A la relâche d'Aden, Harley vit venir à lui, précipitamment, Victor Collin, dont le visage exprimait une vive émotion.

— Capitaine !... Je viens de voir !... Oh ! je vous jure que je crois que j'ai vu !...

— Quoi ?

— Venez, capitaine !...

Et il entraîna Harley à une place où l'on pouvait voir embarquer les voyageurs.

— Ici, là, capitaine, derrière cette grosse dame et cet Anglais en marteau gris, ne dirait-on pas que c'est ?... Oh ! oui, voyons, je ne me trompe pas ?...

Devenu très pâle, Harley jeta un cri.

— Camille !... Camille Sol !... Vivante !... Camille, ici !...

Soliman, le nègre, accourait, dans la plus vive agitation.

— Bonne mamselle Camille !... Oui, pauvre nègre l'avoir reconnue là-bas, sur quai !... Elle venir trouver nous !... Elle pas morte dans lac, pas donner à manger aux poissons !...

Harley, tout tremblant, se porta au-devant de la passerelle sur laquelle s'engageaient les passagers.

— Camille ! prononça-t-il d'une voix basse et émue.

La jeune femme leva vivement les yeux, et sa physionomie exprima immédiatement une joie intense.

— Harley !... Quelle chance !...

Vêtue comme d'habitude d'un habillement masculin, son visage maigre, aux beaux yeux, portait à peine la marque des fatigues et des émotions qu'elle avait subies.

Elle aperçut les compagnons de Vallençais groupés, la regardant avec avidité et stupéfaction.

— Hé oui, mes bons amis ! s'écria-t-elle gaiement en serrant les mains de tous ces braves garçons. C'est moi ! vivante et fort bien portante, comme vous le voyez !... Je réintégrais l'Angleterre où je croyais bien avoir de vos nouvelles, Harley, mais je ne comptais pas avoir le bonheur de vous rencontrer sur le bateau.

Puis, comptant les assistants, elle ajouta :

— Mais il en manque ?...

Le docteur Pitache répliqua gravement :

— Nous avons eu du mal à nous tirer des Massaïs, et quelques-uns de nos compagnons sont tombés là-bas. Vous ne verrez plus ni Durlot, ni Bill Kearney, ni Garino.

Harley interrompit avec vivacité les paroles de condoléance que prononçait Camille.

— Mais vous !... Comment se fait-il que vous vous soyez sauvée !... Alors que nous vous avons vu sombrer dans le lac !...

Camille sourit.

— Patience, mon ami, je vous conterai cela, mais laissez-moi installer mon bagage.

Soliman s'élança.

— Moi, tout faire !...

Et émerveillé devant les deux malles et le sac de voyage neufs, il confia :

— Vous trouver belles nippes au fond du lac !

Camille lui frappa sur l'épaule en riant.

— Toujours gai, noiraud !...

Une heure plus tard, le bateau, reprenant sa course en mer, tous les anciens compagnons de la caravane se groupaient pour entendre le récit de Camille Sol.

Elle le fit avec la simplicité qui la caractérisait.

— C'est bien, comme vous l'aviez supposé, Harley, grâce à une despotique suggestion hypnotique que l'on m'a amenée, en dehors de ma volonté, à quitter le camp à votre insu, la nuit de mon départ. Cet état d'inconscience s'est prolongé assez longtemps. Je marchais, je mangeais, je devais même parler, et je n'étais qu'une machine à la merci de ceux qui me conduisaient.

Soudain, comme ils avaient eu l'imprudence de laisser librement les rayons du soleil parvenir jusqu'à mon front, je repris connaissance. Le soleil a toujours eu sur moi des effets puissants, mystérieux et bienfaisants, c'est mon grand protecteur dans la vie...

« Je devinai immédiatement une partie de la vérité, je m'emparai de mon revolver, je tuai l'un de mes gardiens et je blessai l'un des deux autres qui, déjà, s'étaient jetés sur moi et me maîtrisaient, quoique avec beaucoup de peine, car je me défendais désespérément.

« On me ligota solidement, d'ailleurs sans me faire aucun mal, et nous reprîmes notre voyage. Mes guides refusaient obstinément de répondre à mes questions.

« Sur le lac, c'est un paquet disposé pour avoir l'air d'une forme humaine que l'on précipita dans l'eau pour vous tromper et vous persuader de ma mort.

« Nous arrivâmes assez vite à la côte et nous passâmes à Zanzibar. Pendant la nuit, on me transporta dans une maison et l'on m'enferma dans une pièce où je demeurai trois jours sans voir âme qui vive. Enfin, un matin, je vis entrer un personnage que vous connaissez tous, l'Hindou qui vous a vendu les marchandises d'échange, Adjubaharat.

« Il me parla un langage d'ami et me dit qu'en considération de vous, Harley, il allait commettre une action qui peut-être aurait pour lui des conséquences terribles. Bref, il m'annonça qu'il était résolu de faciliter ma fuite, tandis que les fakirs qui m'avaient emprisonnée chez lui étaient absents.

« Vous supposez avec quelle gratitude je le remerciais !... Il fut parfait. Pendant la nuit, on me conduisit sur le bateau en partance, à destination de Ceylan, d'où je revins à Aden, où, par une coïncidence merveilleuse, je montai sur le bateau où précisément vous vous trouviez. J'avais l'intention de me rendre en Angleterre, et de vous y attendre, Harley, afin de vous offrir mes services si vous en aviez besoin, pour recueillir l'héritage de votre oncle.

Vallençais serra affectueusement la main de son amie.

— J'accepte, cela va sans dire, Sol, et je vous félicite sur l'heureuse issue de votre aventure.

Le reste de la traversée s'effectua sans événement notable, et, après un séjour d'une quinzaine de jours à Paris, Harley Vallençais se rendit à Londres, emmenant avec lui tous ses compagnons d'expédition.

De retour de chez l'homme de loi qui devait lui rendre compte de l'héritage qui lui revenait de son oncle lord Arlston Carslton, Vallençais dit à ses amis, en souriant avec le calme imperturbable qui le caractérisait.

— J'étais loin de m'attendre à une fortune pareille. Elle est véritablement colossale, et mon oncle était plus riche que bien des petits souverains du monde...

Puis, sans écouter les paroles de félicitation, il reprit :

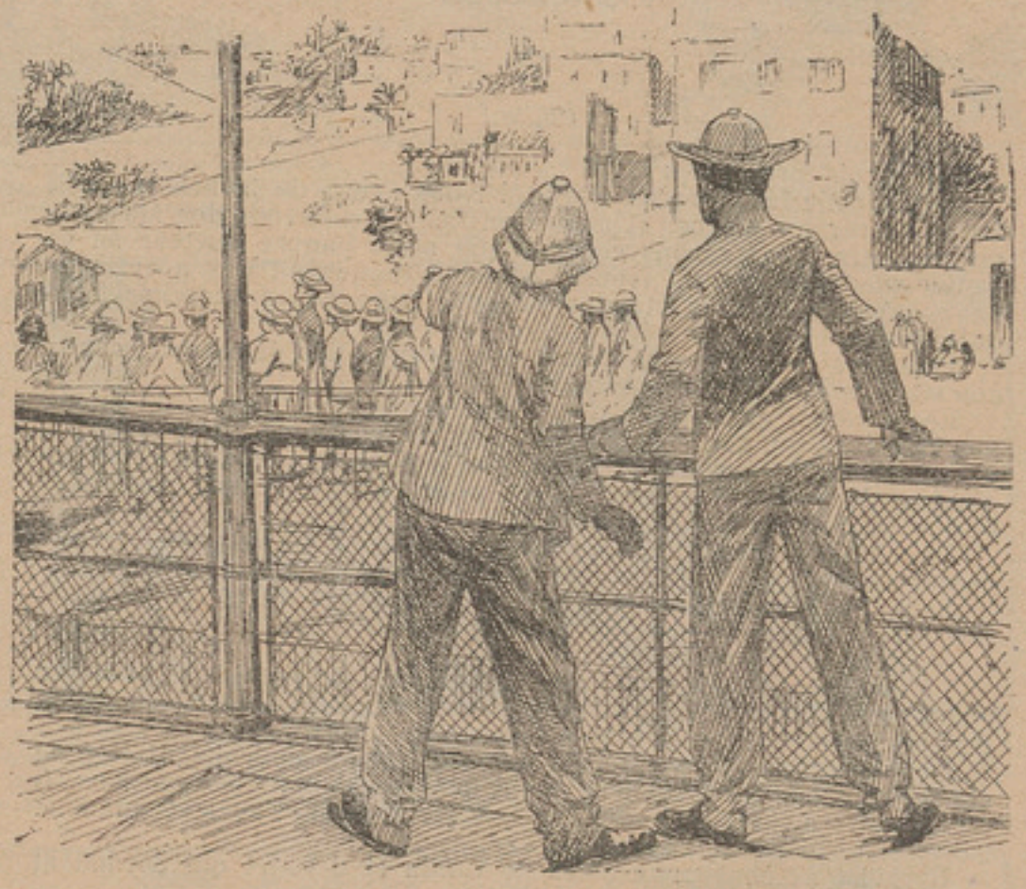
— Mais il me reste un compte à régler. Je sais, à présent, quoique sans preuve absolue à cet égard, qui avait envoyé des agents à ma suite, dans le but de m'assassiner... Je sais qui a suscité le Smith et le Garino...

— Qui donc ? s'écrièrent les auditeurs curieusement.

— Mon cher cousin, Charles Trafford... à qui notre oncle n'avait pas célé que si je n'existais pas, c'est à lui qu'il eût légué ses biens... Pour obtenir cet héritage, il fallait me supprimer et mon cousin s'est adressé à une maison bien connue en Angleterre pour la façon discrète et habile avec laquelle elle exécute les missions délicates.

Le docteur Pitache se récria :

— Voyons, il n'est pas possible qu'il existe ouvertement une maison se chargeant de faire assassiner les gens !



Ici, là, capitaine, derrière cette grosse dame et cet anglais.

— Aussi, n'est-ce pas le but avoué de cette agence, et l'assassinat n'est-il, en effet, que rarement exécuté. C'est une maison de police privée, de recherches, de filatures, etc. Seulement, à l'occasion, en secret, et quand il y a la perspective de fortes sommes à toucher, MM. Crookes et Bloomfield n'hésitent pas à assumer la perpétration de véritables crimes.

— Et ils ne sont pas dénoncés ?

— Ils sont fort habiles.

— Vous allez les démasquer, j'espère ?

Harley fit un geste d'insouciance.

— Oh ! c'est bien le dernier de mes soucis !... Ce que je veux atteindre, c'est l'homme qui les a chargés de cette mission... C'est Charles Trafford.

Camille Sol s'écria avec énergie :

— Oh ! celui-ci doit être puni comme il le mérite !

Harley la regarda en souriant.

— Vous m'y aiderez si vous le voulez, Sol.

— Certes !...

— Et pas plus tard qu'aujourd'hui même, car je dois avoir une conférence avec cet individu où j'ai l'intention de lui faire avouer son rôle, et le cas échéant, de lui infliger la correction qu'il mérite.

— Vous vous battrez en duel ? s'écria Pitache.

Harley secoua la tête.

— Mon cousin est bien trop Anglais, pour accepter cette manière française, de régler les insultes et les différends... Non, je veux lui arracher l'aveu de son crime et lui administrer une solide bastonnade.

Victor Collin se récria respectueusement :

— Ah ! ce n'est pas assez, capitaine ! le gredin mérite mieux que cela !

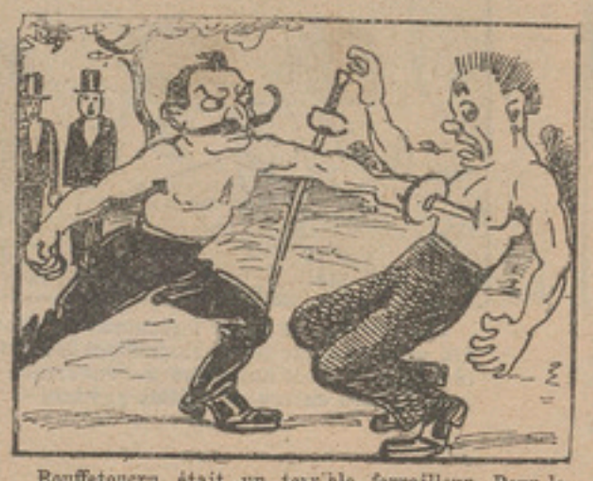
— Non, non, répartit Harley. Il me plaira beaucoup de rosser ce pleutre !...

— Nous vous aiderons tous ! protesta Pitache avec ardeur.

(A suivre.)

DANIEL HERVEY.

UN PARI ORIGINAL



Bouffetoucru était un terrible ferrailleur. Pour le motif le plus futile, il n'hésitait pas à aller sur le terrain, et c'était la mort certaine pour son malheureux adversaire. Aussi le craignait-on comme un fléau et mettait-on plutôt six paires de gants pour lui adresser la parole.

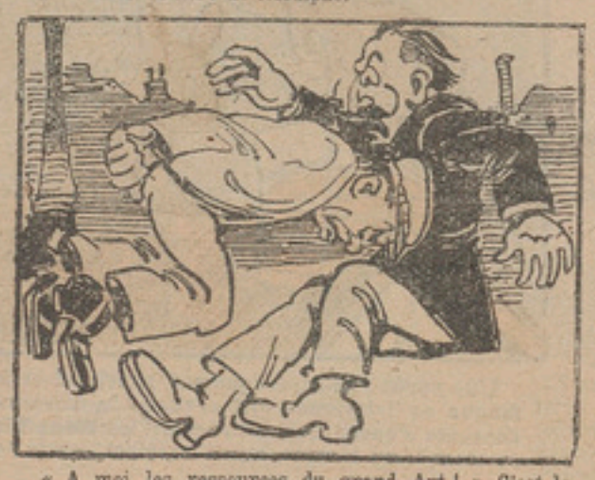
Par exemple, il avait une autre manie : celle de parier toujours et quand même. Il avait d'ailleurs la prétention de gagner tous ses paris, sinon il se jugeait offensé et c'était quarante centimètres de fer assurés dans les côtes.

Bolache, le roi des fumistes, s'était promis de lui donner une bonne leçon : « Parions, lui dit-il, que je réussirai à te mettre en colère ? — Cent sous que non ! rugit Bouffetoucru, et tu pourras essayer tous les moyens ! »

« Attention ! je commence : 1° les paroles injurieuses : Va donc, eh ! Fourneau ! Roupie de singe tuberculeux ! Pochetée nationale ! — Propre à rien ! Député !... » Bouffetoucru reste impassible. Sa figure s'éclaire seulement d'un sourire de triomphe.

Passons à la deuxième épreuve, dit Bolache, qui ne se rebute pas, et, tel qu'un boxeur consommé, il envoie à l'autre des « swing », des « droits », capables d'assommer un bœuf. Les dents du patient sautent, comme d'un distributeur automatique.

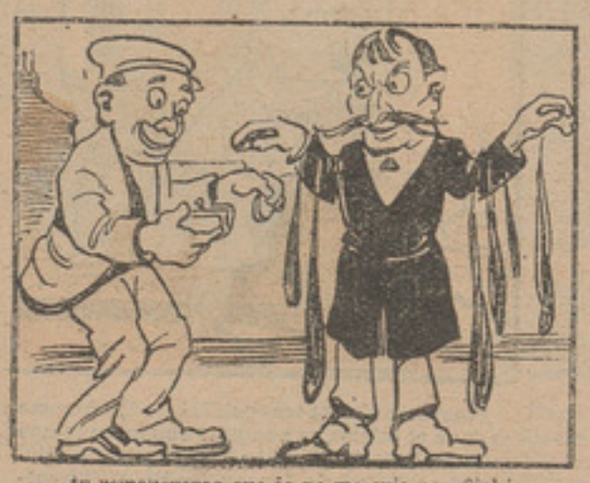
Notre joyeux pugiliste passe alors du plaisant au doux, c'est-à-dire de la boxe au chausson. Mais c'est en pure perte qu'il porte en triomphe le spadassin sur le bout de sa bottine !



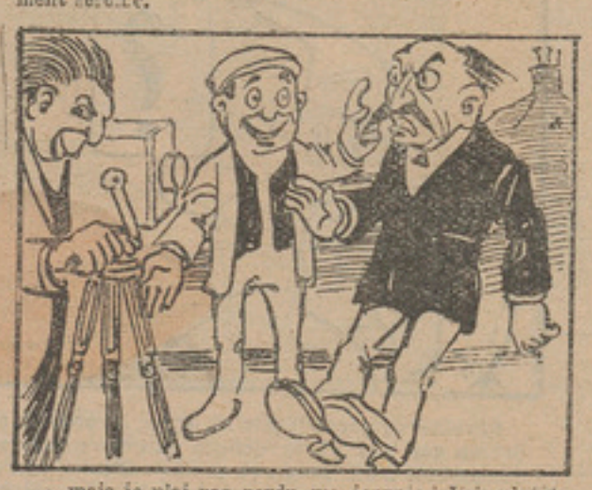
« A moi les ressources du grand Art ! » C'est le coup du bélier. Les côtes grincent. Bouffetoucru en perd la respiration pendant un quart d'heure, mais il reste désespérément souriant.

« Qui veut se rafraîchir ? Annoncez la couleur ? — Va pour la douche ! » clame Bolache en lui envoyant le contenu d'un seau d'eau. Trempé comme une soupe, le bretteur garde seulement une physionomie angéliquement sereine.

« A la chaudière ! alors ! glapit notre farceur en faisant basculer Bouffetoucru dans un chaudron plein de goudron en fusion. — Mon petit ami, fait doucement observer le parieur en sortant de sa baignoire...



... tu remarqueras que je ne me suis pas fâché pour si peu de chose. C'est donc cent sous que tu me dois ! — C'est vrai, dit Bolache en s'exécutant, j'en conviens, j'en conviens, j'ai perdu mon pari...



... mais je n'ai pas perdu ma journée ! Vois plutôt. J'ai touché un cachet de cent francs par la Compagnie du cinématographe qui vient d'enregistrer fidèlement toute cette petite scène de famille ! »

Et Bouffetoucru ne peut plus entrer dans un établissement sans assister à ces navrantes péripéties. Mais il ne peut réclamer : on voit qu'il est payé par Bolache, et le plus terrible c'est que le scénario porte pour titre : « Le froussard Bouffetoucru se fait dresser d'importance ! »

LA BANDE DES PIEDS NICKELES OU LES EXPLOITS DE CROQUIGNOL RIBOULDINGUE ET FILOCHARD *(Suite.)*

Après avoir passé la nuit au fond du terrier dans lequel ils s'étaient réfugiés, Croquignol, Ribouldingue et Filochard songèrent le lendemain à en sortir, mais, à leur grand étonnement, ils ne purent retrouver les trous par lesquels ils étaient entrés. Le terrier était très grand et formait une sorte de labyrinthe.

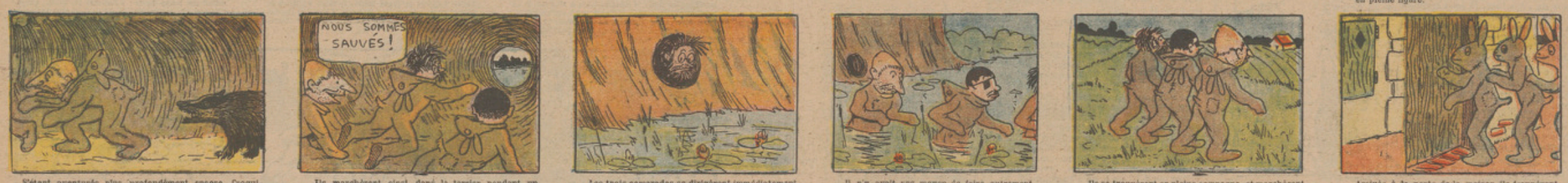
... dans lequel nos trois lascars s'étaient égarés, ils étaient en train de se consulter sur le moyen de sortir de là quand Ribouldingue leur dit : « Chut ! écoutez, j'ai entendu du bruit. Moi aussi, dit Filochard en prêtant l'oreille, qu'est-ce que ça peut bien être ? »

Le bruit entendu par Filochard et Ribouldingue avait été provoqué par le remâlement et les grattements d'un chien, qui s'était approché à l'ouverture du terrier. Le propriétaire du toutou n'était pas loin.

Et quand il vit son chien renifler près des trous, il crut sans doute qu'un lièvre s'y cachait et fit entrer le chien dans le terrier, l'encourageant de la voix. Le terrier était assez large et le cabot s'y glissa facilement.

A l'intérieur, Croquignol et ses deux compagnons écoutaient toujours attentivement, quand le chien ayant senti leur présence se mit à aboyer furieusement. Dès qu'ils l'aperçurent, les « Pieds Nickelés se crurent perdus et s'avancèrent plus profondément dans le terrier.

Ils étaient obligés de marcher à quatre pattes, ce qui n'était ni amusant ni commode. Ribouldingue, qui marchait en tête, ne vit pas dans sa précipitation une grosse racine d'arbre qui obstruait le passage à un moment donné et vint butter dedans avec violence, ce qui ne fit pas l'affaire de Filochard qui reçut le contre-coup, en pleine figure.



S'étant aventurés plus profondément encore, Croquignol, Ribouldingue et Filochard se trouvèrent soudain, nez à nez avec un blaireau. Peu soucieux de faire connaissance avec les crocs et les griffes du plantigrade, les trois amis rebroussèrent chemin, et cherchèrent la sortie d'un autre côté

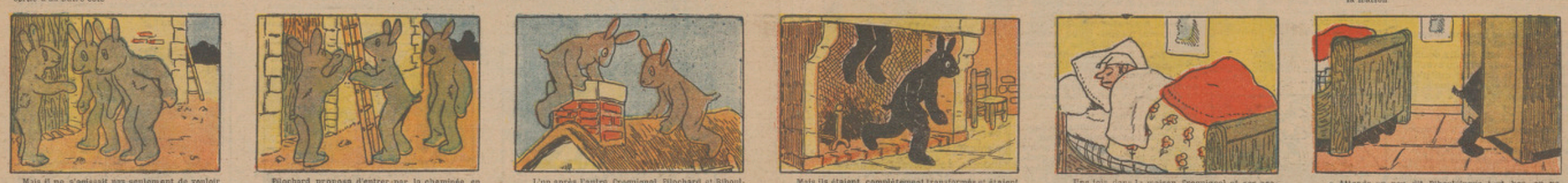
Ils marchèrent ainsi dans le terrier pendant un certain temps, quand tout à coup Ribouldingue poussa un cri de joie ! Il venait enfin d'apercevoir au bout d'une galerie une large ouverture. « Cette fois nous sommes sauvés ! » s'écrie joyeusement Croquignol.

Les trois camarades se dirigèrent immédiatement vers cette sortie tant désirée, mais Ribouldingue, ayant examiné l'ouverture, s'aperçut qu'elle donnait en plein sur une sorte de mare qu'il fallait traverser pour gagner les champs et la route.

Il n'y avait pas moyen de faire autrement. Croquignol et ses compagnons furent donc obligés de se mettre à l'eau. Il commençait à se faire tard lorsqu'ils sortirent du terrier, et la nuit ne tarda pas à arriver.

Ils se trouvèrent en pleine campagne, et marchèrent assez longtemps à la recherche d'un gîte. Ayant aperçu une maison isolée au milieu des champs, ils y dirigèrent leurs pas pour y demander asile.

Arrivés à la porte de la maison ils frappèrent, mais personne ne leur répondit. Voyant qu'on ne voulait pas leur ouvrir, Croquignol, Ribouldingue et Filochard rabattirent sur leur visage, leur tête de lapins et résolurent de pénétrer par ruse dans la maison



Mais il ne s'agissait pas seulement de vouloir entrer, il fallait pouvoir, comment faire ? Les trois amis se consultèrent à ce sujet : « J'ai trouvé ! j'ai trouvé ! » dit soudain Filochard.

Filochard proposa d'entrer par la cheminée en grimpant sur le toit de la maison. La proposition fut adoptée, et Croquignol ayant déniché une échelle dans un coin, les trois amis l'appuyèrent contre le mur et grimpèrent sur le toit.

L'un après l'autre, Croquignol, Filochard et Ribouldingue se laissèrent glisser dans la cheminée. La descente s'opéra sans accrocs et les Pieds Nickelés se trouvèrent bientôt dans l'intérieur.

Mais ils étaient complètement transformés et étaient devenus méconnaissables. La suie collant sur leurs vêtements mouillés les faisait ressembler à trois diables noirs à l'aspect des plus terrifiants.

Une fois dans la maison, Croquignol et ses acolytes entendirent un ronflement sonore et aperçurent à travers l'obscurité la silhouette d'un bonhomme qui dormait à poings fermés. Le paysan n'avait pas entendu frapper à la porte et ne s'était pas réveillé

« Attends un peu, dit Ribouldingue tout bas, on va t'apprendre à roupiller et à nous laisser grelotter dehors, quand on frappe à ta porte, mon bonhomme. Allons-y, cachons-nous, nous allons rire » Immédiatement, Ribouldingue se mit dans un placard tandis que Croquignol et Filochard se glissèrent sous le lit.

Puis rien ne bougea. Peu après, trois coups retentirent violemment sur la porte de l'armoire. Pan, pan, pan.

Réveillé en sursaut par le bruit, le paysan se dressa sur son lit et écouta attentivement se demandant d'où venait ce bruit. « C'est bizarre, se dit-il, y a pourtant personne dans la maison à part moi. Qui a pu bien faire ce bruit là ? »

Pour être fixé et tranquillisé, le bonhomme se leva et alluma sa bougie. Pendant le temps qu'il frottait l'allumette, Croquignol et Filochard sortirent de dessous le lit, et Ribouldingue quitta sans bruit sa cachette

A ce moment le bonhomme se retourna avec son bougeoir à la main, et vit là devant lui trois diables noirs qui gesticulaient sans prononcer une parole. De frayeur il en lâcha sa chandelle, et ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Croyant avoir affaire à des revenants ou à des esprits sortant de l'enfer, le malheureux paysan, littéralement terrorisé, s'enfuit en bannière, en poussant des hurlements épouvantables ?

Croquignol, Ribouldingue et Filochard s'installèrent dans la maison, comme chez eux, et naturellement commencèrent par visiter la cave et le garde-manger après quoi ils allèrent prendre un repos dont ils avaient grand besoin. « Et puis vous savez, les aminches ! dit Croquignol avant de se mettre au lit, on peut dormir sur les deux oreilles, y a pas de danger que le bonhomme revienne nous déranger ! »

(A suivre.)

CONTE BALZATOIS

L'HOMME TOURNÉ EN BOURRIQUE

Pour être agréable à mes jeunes amis de l'*Epatant*, je veux traduire à leur intention, de mon grand-père Chapelot, un petit conte qui n'est pas pour les attrister.

Et le voici sans barguigner une minute de plus.

⁂

Imaginez-vous, mes jeunes amis, qu'un Balzatois avait un âne à son service.

— Quel est celui d'entre nous qui n'en a pas un? Allons, voyons, que celui qui n'a pas un âne à son service me jette le premier licol!

⁂

Donc, un Balzatois avait un âne à son service, un charmant âne ma foi, qu'il avait acheté tout petit et qu'il avait vu grandir peu à peu.

Ils s'aimaient tant tous les deux, bonnes gens, qu'ils ne se séparaient presque jamais.

⁂

Un jour, ils se trouvaient ensemble dans un pré.

L'âne paissait et... l'autre dormait. Mais il faut vous dire qu'avant de s'endormir, le Balzatois qui n'était pas tout à fait aussi âne que sa bête avait attaché la corde à son poignet.

⁂

Vous comprenez bien, n'est-ce pas? le licol de l'âne au poignet du Balzatois... c'est clair cela, je pense.

Pourquoi, pensez-vous peut-être, l'homme avait-il attaché le licol de son âne à son poignet de Balzatois?

Ah! c'est bien simple, en vérité.

⁂

Il s'était livré à cette opération à la seule fin des fins que si l'âne avait voulu s'en aller, la corde aurait produit sur son maître l'effet que ressent un cocher d'omnibus quand le conducteur tire la ficelle qui correspond à son bras.

⁂

Si donc le Balzatois s'était senti tiré il se serait dit en lui-même : Mon âne veut aller se balader, et il se serait réveillé pour empêcher son ami de faire ses volontés tout seul.

C'était-il rusé cela, hein?

⁂

Après avoir pris toutes ces précautions, le Balzatois se mit à ronfler et l'âne à paître.

Pendant que les deux bêtes, la raisonnable et l'autre, faisaient chacune leurs affaires, deux voleurs pénétrèrent dans le pré.

⁂

L'un tout doucement détache

l'âne et l'emmène; l'autre, s'attache et se couche à sa place.

Quelque temps après, le Balzatois se réveilla.

Il regarde au bout de sa corde, il nettoie ses lunettes et n'en croit pas ses yeux : à la place de son âne, il voit un homme! un homme habillé en monsieur!

⁂

— Au secours! à moi! je suis perdu! s'écrie-t-il...

— Vous n'êtes pas mon âne, vous, monsieur?

— Non, mon ami, je ne suis pas votre âne, lui répond l'autre, en bon français, mais je l'ai été.

« Il y a dix ans, lorsque vous m'achetâtes, je venais d'être tourné en bourrique en punition de péchés que j'avais faits. Mes dix ans expirent aujourd'hui et me voilà... Que voulez-vous faire de moi?

⁂

— Que... que... que me dites-vous là, monsieur, quand je vous *achetâtes* vous veniez d'être tourné en bourrique... à cause de vos péchés!

Mais alors, pourquoi ne le disiez-vous pas?

— Mais, mon ami, par une raison bien simple : c'est que les ânes ne parlent pas.

⁂

— Je parle bien, moi, monsieur, mais il est bien vrai que je ne suis pas un âne! Bigre! Eh bien! monsieur, puisqu'il est vrai que vous étiez un âne, maintenant que vous ne l'êtes plus, je n'ai pas besoin de vous, vous pouvez vous en aller.

Le voleur ne se le fait pas dire deux fois, il détache la corde de son cou, et fiche le camp comme un lièvre laissant le Balzatois stupéfait.

Et Jean s'en alla, mais non comme il était venu, puisqu'ils étaient venus deux et qu'il ne s'en retournait qu'un!

⁂

Trois jours après, notre Balzatois se trouvait à la foire de Vars, petite commune limitrophe de Balzat, et cherchait à acheter un autre âne.

Le hasard voulut qu'un paysan qui avait acheté l'âne volé l'amenât justement à cette foire renommée.

Notre Balzatois passant auprès de lui le reconnut aussitôt, lui envoya un coup d'aiguillon et lui cria :

— Ah! ah! te voilà donc encore, ma bonne bête? Tu n'es pas restée longtemps honnête, ma foi.

« Tu as encore commis quelque péché... et tu voudrais que j'aie la bonhomie de t'acheter encore pour bien te nourrir pendant quelques années avec de la bonne luzerne, du bon foin, du trèfle et du gazon vert? N'est-il pas vrai, licheur, faiseur de péchés, que tu le voudrais?

« Eh bien! sois tranquille, va, tu peux rester dans ta peau d'âne tant que tu voudras, je reste dans ma peau d'homme moi, et je ne t'achèterai pas, le diable m'emporte!

EVARISTE CARRANCE.

C'est dans le numéro

31

que nous commençons

la

PUBLICATION

des

Aventures

d'un

Enfant perdu

GRAND ROMAN DRAMATIQUE

INÉDIT

PAR

ALBERT PAJOL

C'est l'histoire poignante et accidentée d'un enfant qu'un tragique événement laisse seul au monde, le privant d'une immense fortune qui lui est ravie et qu'il s'agit pour lui de reconquérir au cours d'une lutte terrible de plus faible à plus fort.

Les innombrables épisodes de ce roman vécu et pittoresque ne manqueront pas d'intéresser puissamment le lecteur.

Cette œuvre nouvelle du captivant et brillant romancier ALBERT PAJOL est appelée à obtenir le succès le plus vif et le plus légitime.

UN DÉBUT DANS LE MONDE

Le jeune Oscar des Oubliettes fait ce soir son début dans le monde où l'on doit lui présenter sa fiancée.

Mais afin de se donner un peu plus d'aplomb, Oscar passe auparavant au bar américain. Il y boit de nombreux cocktails.

Si bien qu'en arrivant au bal il n'est plus du tout d'aplomb...

— Dites, Joseph, passez-moi donc un whisky, tonitrue-t-il à un ambassadeur américain qu'il a pris pour le maitre d'hôtel.

Mais l'instant solennel arrive, on va lui présenter sa fiancée. « Tiens-toi bien, » lui recommande un ami.

Hélas, ils sont encore devant le buffet, cependant qu'un monsieur demande un café. Le maître d'hôtel s'avance avec une verseuse russe.

— Oh! la drôle de cafetière! s'écrie Oscar.

A ce moment, la fiancée arrivait. Elle prend pour elle cette réflexion.

Cris et grincements de dents : « Vous n'êtes qu'un malappris, monsieur! » s'écrie la mère.

La soirée est complètement ratée grâce à Oscar qui ne sait plus quelle contenance garder devant la foule des invités plutôt hostile.

Il se réfugie dans un petit salon, espérant gagner le vestiaire et filer à l'anglaise ; hélas ! il s'accroche à un clou et déchire son habit...

... si bien qu'il arrive dans la rue en piteux équipage s'étant sauvé de suite sans prendre ni chapeau ni pardessus.

Le prenant pour un fou, les agents le firent coucher au poste. Oscar se rappellera ces débuts dans le monde !

Conseils Pratiques

PIÈGE A HANNETONS

Dans nos vergers, les arbres sont fleuris et la récolte promet d'être abondante. Mais, hélas, on a compté sans les hannetons ou leurs larves qui sont les uns et les autres des fléaux de l'agriculture. On pourra en détruire une grande quantité en opérant de la manière suivante :

On prendra une grande lanterne au milieu de laquelle on placera une lampe munie de réflecteurs.

Au-dessous on disposera un grand cornet en tôle ou en carton très dur et dont l'ouverture du bas aboutit à un sac. A la tombée de la nuit on allumera la lampe : les hannetons viendront voleter autour et finalement se précipiter contre la lanterne ; en se heurtant contre les vitres, ils retomberont étourdis dans le cornet placés en dessous et de là dans le sac d'où ils ne pourront plus ressortir.

M. R.

Causerie du DOCTEUR

Pour ceux qui transpirent des pieds ou des mains.

La sueur est nécessaire à la santé ; elle nous permet aussi de supporter des températures très élevées, mais la fonction sudorale est quelquefois exagérée aux extrémités, soit aux pieds, soit aux mains. Les personnes affectées de cette incommodité souffrent souvent d'ampoules, d'œil-de-perdrix dus à la stagnation de la sueur.

Il faut observer une minutieuse propreté ; prendre matin et soir un bain de pieds, dans un baquet en zinc, au moyen d'une décoction d'une poignée d'oseille, d'oxalis, de menthe aquatique et une bonne poignée de sel marin, puis on fera rougir une barre de fer que l'on trempera dans le bain jusqu'à ce qu'elle soit éteinte. Ce bain devra durer 10 à 15 minutes au moins. Au sortir du bain on graissera les pieds avec un peu de vaseline, on frottera pour faire pénétrer dans la peau, puis on saupoudrera avec de la poudre d'iris de Florence.

Un autre moyen consiste à remplacer la décoction ci-dessus par un ou deux verres d'eau sédative, que l'on jette dans le bain, puis on termine par la vaseline et la poudre, comme il est indiqué ci-dessus.

Surtout ne jamais se servir de Thallium, les sueurs s'arrêteront comme par enchantement, mais les cheveux et les poils tombent en peu de jours.

Dr E. M.

Pour empêcher les chiens de courir après les poules.

Il est souvent difficile de corriger un chien qui a l'habitude de poursuivre la volaille ; les coups n'y font rien : sitôt qu'il aperçoit de nouveau une poule picorant bien tranquillement

il fonce dessus, oubliant la raclée qu'il a reçue la veille.

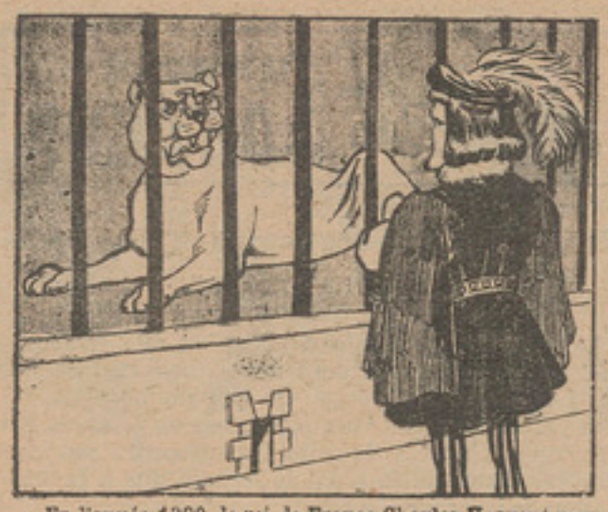
Cependant, un éleveur prétend avoir trouvé un remède excellent.

Voici comment on doit procéder :

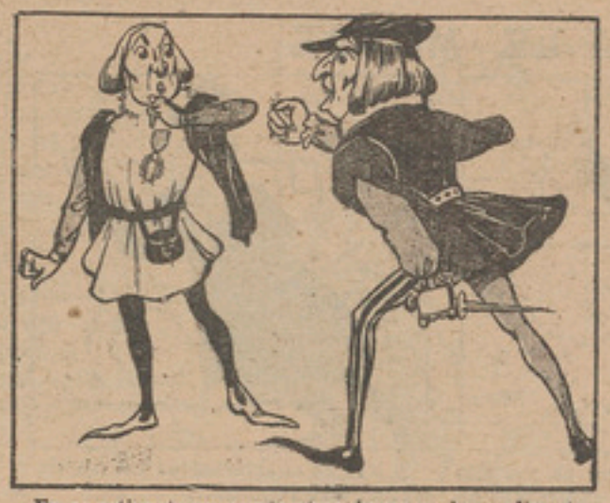
Prenez un sac dans lequel vous introduisez d'abord le chien à corriger, ensuite choisissez dans la basse-cour un vieux poulet ou une vieille poule, car le volatile risque fort de sortir très endommagé, introduisez-le dans le sac avec le chien et ficelez solidement. Puis on secoue en tous sens le plus que l'on peut, et on termine en jetant un seau d'eau sur les deux prisonniers.

Après quoi on ouvre le sac, rendant la liberté aux deux ennemis. Médor, convaincu qu'il doit ce traitement de chien à son compagnon d'infortune, fuit bien vite et évite la présence d'un animal capable de jouer d'aussi mauvais tours à un pauvre toutou.

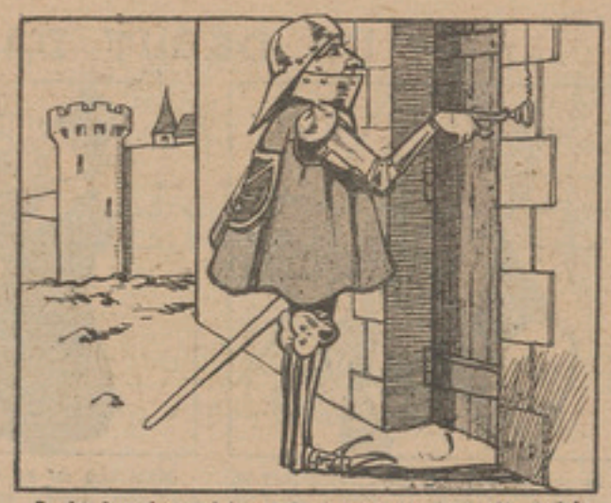
12—29 # UN COMBAT SOUS CHARLES V



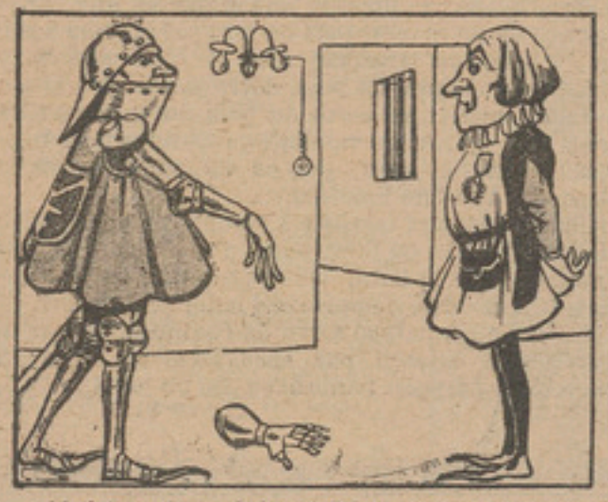
En l'année 1380, le roi de France Charles V, ayant reçu un envoi d'animaux pour la ménagerie qu'il avait fait construire dans un palais à Paris, avait invité les seigneurs de sa cour à venir les visiter.



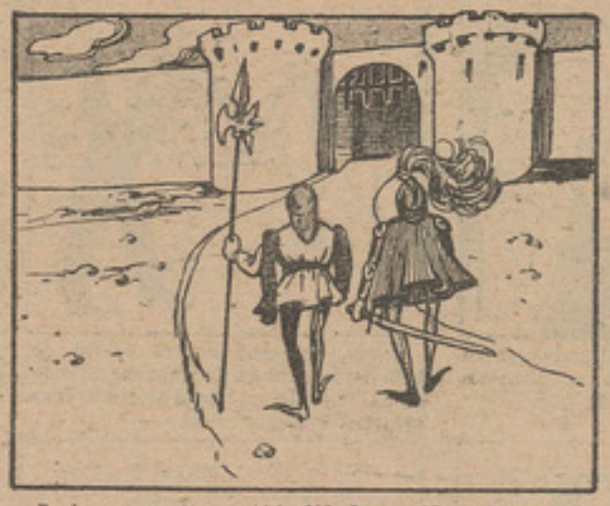
En se retirant, un comte et un baron se bousculèrent ; le comte, furieux, voulut tuer le baron d'un coup de poignard ; le baron évita le coup. Le comte lui dit : « Nous nous retrouverons. — Soit, » répondit le baron.



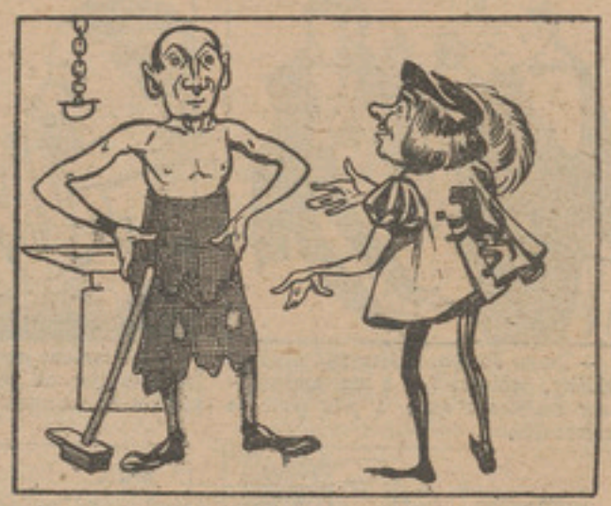
Le lendemain, un héraut du comte se présentait au château du baron et demandait à être introduit, ayant, disait-il, une mission très importante à remplir auprès du baron, de la part du comte, son maître.



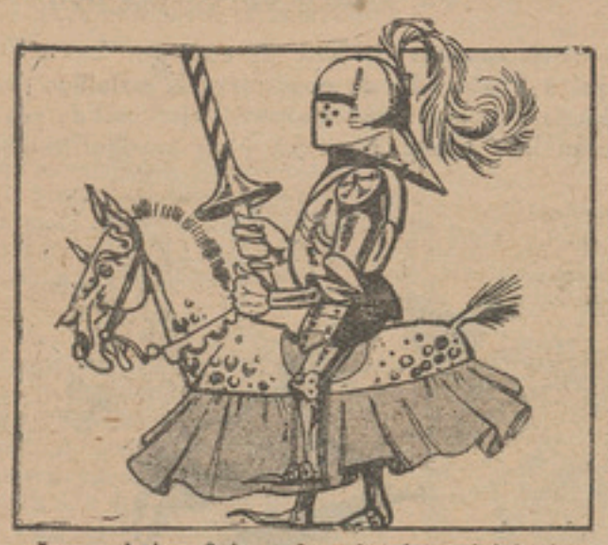
Admis en présence du baron, il jeta son gant à terre en signe de défi et le provoqua à un combat sans merci, à pied ou à cheval et à n'importe quelles armes, de la part du comte.



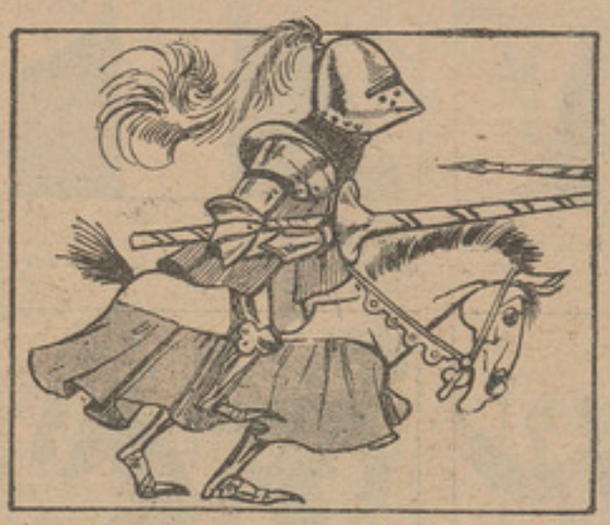
Le baron ayant accepté le défi, deux nobles seigneurs de ses amis se rendirent le lendemain au château du comte pour régler les conditions du combat qui fut décidé à cheval, à la lance et sans merci.



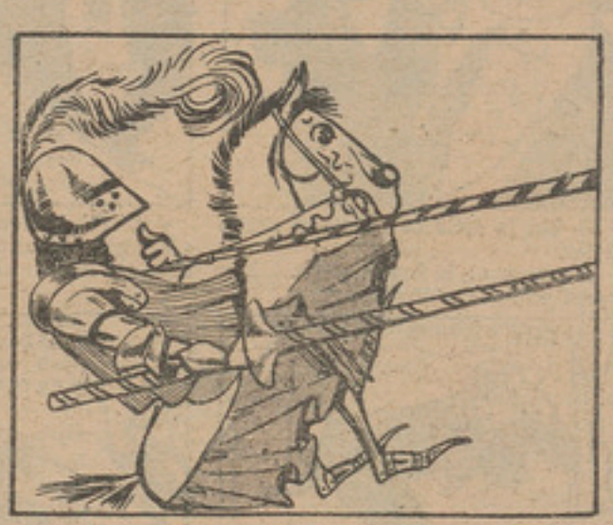
Le baron se fit faire par un armurier une lance qui pouvait s'allonger instantanément, par la simple pression du doigt sur un bouton, ce qui, dans un combat, devait surprendre l'adversaire et le mettre en état d'infériorité.



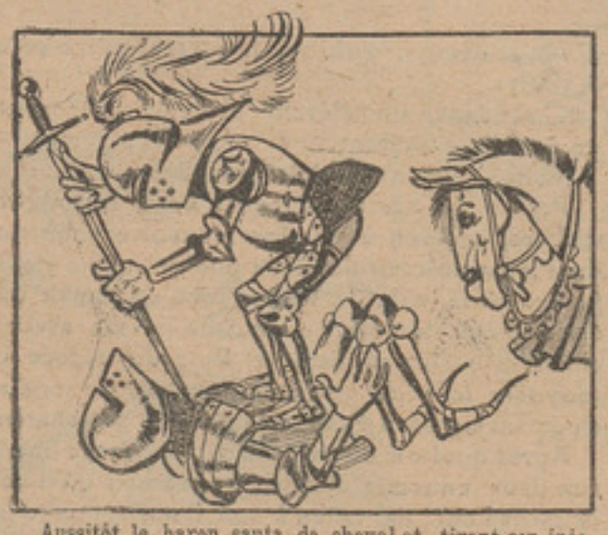
Lorsque le jour fixé pour le combat fut arrivé, les deux adversaires, montés chacun sur leur meilleur destrier de bataille et armés de toutes pièces, se présentèrent fièrement, la lance en main, à chacune des extrémités de la lice.



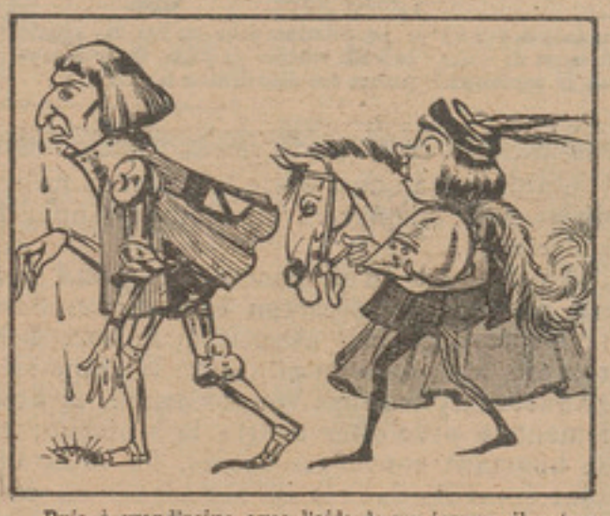
Après le cérémonial d'usage, et lorsque le roi qui avait voulu être juge du combat leur eut dit : « Allez, messires, soyez bons chevaliers et que Dieu vous garde ! » baissant la lance ils s'élancèrent furieusement l'un contre l'autre.



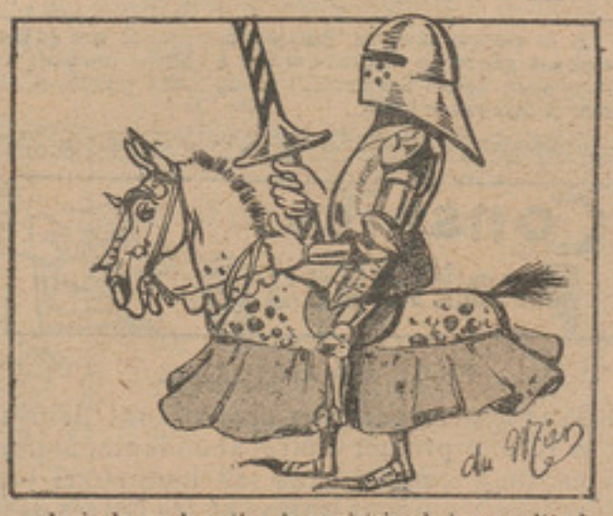
Au moment où les deux adversaires allaient se joindre, le baron, faisant brusquement allonger sa lance, surprit le comte qui, violemment frappé en pleine poitrine, fut désarçonné et roula dans l'arène où il resta étendu sans mouvement.



Aussitôt le baron sauta de cheval et, tirant son épée, coupa les attaches du casque de son adversaire, puis il lui dit : « Messire, je vais vous tuer si vous ne me faites des excuses. » Le comte fit les excuses demandées.



Puis, à grand'peine avec l'aide de son écuyer, il put se relever et tout meurtri il quitta péniblement l'arène en vaincu, son écuyer portant ses armes et menant son cheval par la bride.



Après la proclamation de sa victoire, le baron quitta la lice en vainqueur, à cheval, armé de toutes pièces, aux acclamations de tous les assistants, et pendant que les trompettes et buccins jouaient leurs plus belles et vaillantes fanfares guerrières.

ANECDOTES

Bonnes gens.

Ceci se passait en omnibus.

Une brave paysanne ayant pris le tramway à la Bastille pour la Madeleine, s'installe confortablement à l'intérieur. Au bout de 2 minutes elle se lève et fait des signes au conducteur. Ce dernier tire violemment le cordon pour faire arrêter la voiture ; mais, voyant que la dame ne descend pas :

— Dépêchez-vous, madame, si vous voulez descendre.

— Bédame ! non, je ne descendrai point.

— Alors pourquoi me faites-vous arrêter ?

— Je vous ons point dit d'arrêter, moi... je vous montrais le monsieur qui s'en va là-bas !

— Pourquoi ça ? m'en fiche, moi, du monsieur !

— Comment ! malhonnête ! vous ne le reconnaissez pas ? C'est le notaire de cheux nous !

Pour faire un excellent gâteau.

Ce colonel Brion est un excellent homme, trop bon peut-être, et qui ne ferait pas de mal à une mouche.

Il a une infirmité : pour un rien il est en sueur.

Un jour, il fut invité à passer deux jours chez des amis, en province.

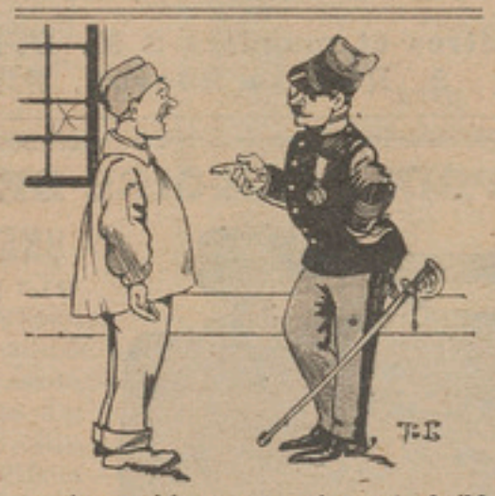
Il arrive et trouve plusieurs intimes déjà réunis autour d'une table somptueusement servie. Quelques-unes des personnes présentes, connaissant l'infirmité du colonel, se promirent de lui faire une bonne farce.

Après avoir saupoudré son lit d'une épaisse couche de farine, ils obligèrent l'infortuné colonel à danser le soir au bal organisé, dirent-ils, en son honneur. On ne lui laissa pas de répit ; il fut obligé de danser sans s'arrêter, aussi vous jugez de son état lorsqu'il put regagner sa chambre !

Totalement en nage, il quitte jusqu'à sa chemise afin de se glisser dans les draps bien frais, puis il

— Et a l'auberge de l'Univers et du Portugal réunis, aurais-je de quoi loger ma quarante chevaux ?

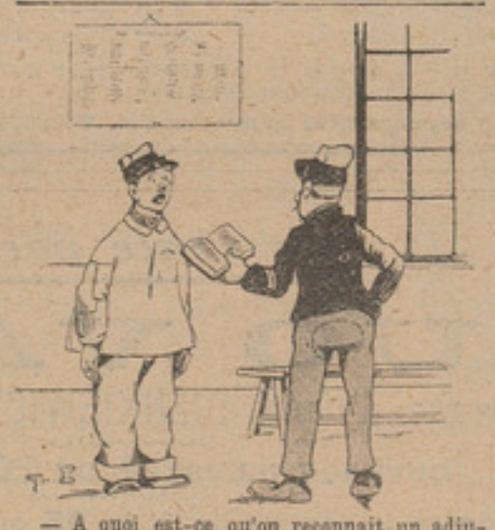
— Oh ! ma foi, y a guère qu'un hangar où vous pourrez, ma fine, en mettre plus de huit à dix, et encore y manqueront d'air, pour sûr !



— Avec quoi devez-vous graisser votre fusil ?
— Avec... avec... beaucoup de précautions !

— Tiens, tu viens de la pêche, qu'est-ce que tu as pris, Dupoirrot ?

— Dame ! j'ai pris un vermout citron, un pernod sucre et un madère sec...



— A quoi est-ce qu'on reconnait un adjudant ?

— A la bande noire qu'il n'a pas à son pantalon.

ANECDOTES

s'endort. Au réveil, il ne peut bouger il peste, tempête mais il compris il se déplâtre comme i peut et, dans une tenue irréprochable, va faire un tour de promenade avant le déjeuner.

Il revient, tenant précieusement enveloppé un énorme gâteau que tout le monde trouve délicieux. Il

déclare qu'il l'a lui-même commandé chez le pâtissier, car il est seul à connaître la recette. Enfin, pressé de questions, il consent à divulguer le secret de cet exquis dessert.

— Voici : vous prenez un colonel, vous le faites transpirer, vous le laissez mijoter toute une nuit dans la farine que vous portez ensuite chez un pâtissier, et...

Il ne peut achever, c'est un cri, une débandade épouvantable. Alors, satisfait de sa vengeance, il affirme que ce n'est pas vrai, qu'il a voulu donner une leçon, mais c'était trop tard, tout le monde fut malade et les farceurs étaient bien punis

Le cigare de M. Loubet.

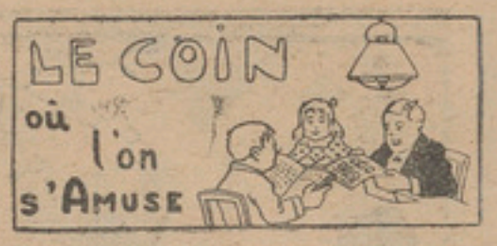
Un familier de M. Loubet nous conta pour nos lecteurs une amusante anecdote.

Lors d'un voyage présidentiel qu'il fit en Algérie, il visita avec toute sa suite une importante colonie agricole aux environs d'Oran. Le président, très curieux, se faisait tout expliquer et voulait tout voir... On pénètre dans une immense écurie où de magnifiques chevaux arabes s'alignaient bien propres, dans leurs box. Un palefrenier, très occupé, ne vit pas entrer le président, et tout en s'excusant allait se retirer.

Mais M. Loubet l'arrête et l'interroge. L'homme, rouge et confus, balbutie, mal à l'aise. Le président, très fin, ne veut pas prolonger l'embarras du brave garçon, il lui serre la main et en guise de remerciements lui offre un cigare.

L'homme, de plus en plus rouge, hésite, puis tout à coup il saisit le cigare et s'écrie d'une voix tremblante :

— Ah ! monsieur le président, je le fumerai toute ma vie !



SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS DU NUMÉRO 28

ENIGME. — Lanterne.
CHARADE — Palissade.
CASSE-TÊTE. — Alexandrine, Ursule.
LOGOGRIPHE. — Mare, marri, marron.
MOTS CARRÉS.

D É P O T
E T A P E
P A L I R
O P I U M
T E R M E

1er CALEMBOUR. — Parce que l'u meurt noir (*l'humeur noire*), de ce que jamais le k n'a ri (*le canari*).

2e CALEMBOUR. — Ne pas vouloir paraître modeste... par conséquent être orgueilleux.

REBUS. — Ne dépensez jamais votre argent avant de l'avoir gagné.

Enigme.

Un sang noble coule dans mes veines.
Ma dynastie compte même des rois.
Chose incroyable, mais pourtant certaine,
Le premier venu me prend dans ses doigts,
Me contemple et m'avale sans façon ;
Pour me venger j'lui rougis le piton.

Charade.

Mon premier est un oiseau.
Mon second une conséquence du rhume.
Mon tout un troupier agonisant.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms*)

a a a i n n n r s t t

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent pas.
Ajoutez-m'en un : Je monte au ciel.
Ajoutez-m'en deux : Je m'enfonce dans les ténèbres.
Ajoutez-m'en trois : Je vous tiens à la tête.

Mots carrés.

1. Groupement d'une armée.
2. Est désagréable au goût.
3. A des enfants.
4. N'est pas éloigné.

Calembours.

— Quelle différence y a-t-il entre un fiacre et un menteur ?

— Pourquoi après la visite des égouts de Paris est-il préférable de ne pas formuler d'opinion ?

(Solutions dans le prochain numéro)

RÉBUS

Trouver un proverbe.

Solution dans le prochain numéro)

UN PAPILLON DE PRIX

Le Professeur Mirifique chasse le papillon.

Une, deux, trois ! je te tiens !

Mais voilà un papillon qui va lui coûter cher, car son **râtelier** vient de sauter.

UN SOU PAR JOUR - 10 MOIS DE CRÉDIT

Une superbe Montre

REMONTOIR

Oxydé vieil argent, double cuvette, cadran fonlant riche, mouvement garanti, ornementée de motifs extrêmement artistiques. boîtier à charnières.

Cette montre, du prix de **22 fr. 50**, est adressée immédiatement et franco contre l'envoi d'un premier versement de

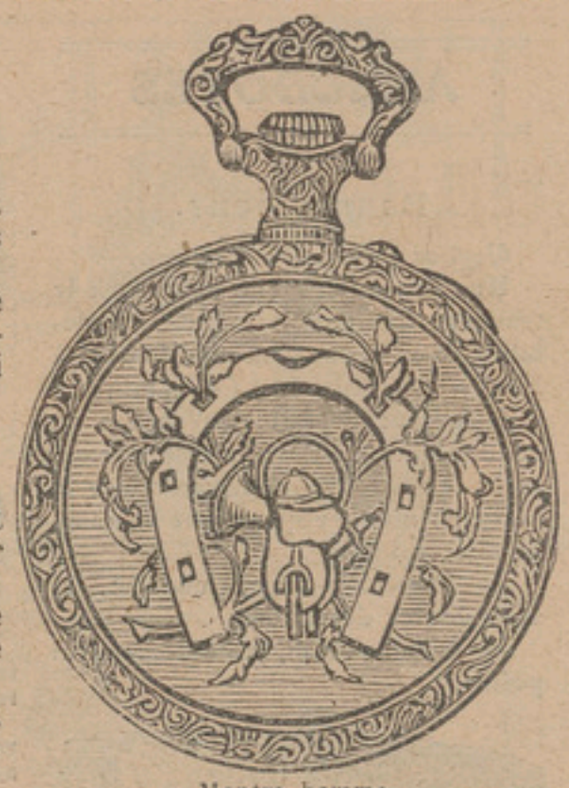
7 FR. 50

Les **15 francs** restants sont perçus à raison de **1 fr. 50** par mois.

Bien spécifier si l'on désire une montre de dame ou une montre d'homme.

Ecrire clairement les nom, prénoms, profession et adresse.

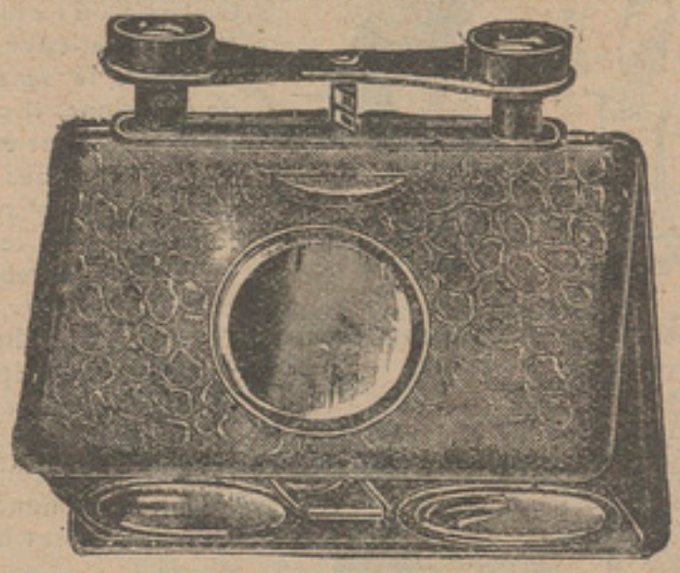
Montre dame, 10 rubis.



Montre homme.

Adresser lettres et mandats à M. OFFENSTADT, Directeur,
3, Rue de Rocroy, PARIS (X^e^).

POUR LE PRIX DÉRISOIRE DE 4 FRANCS, FRANCO



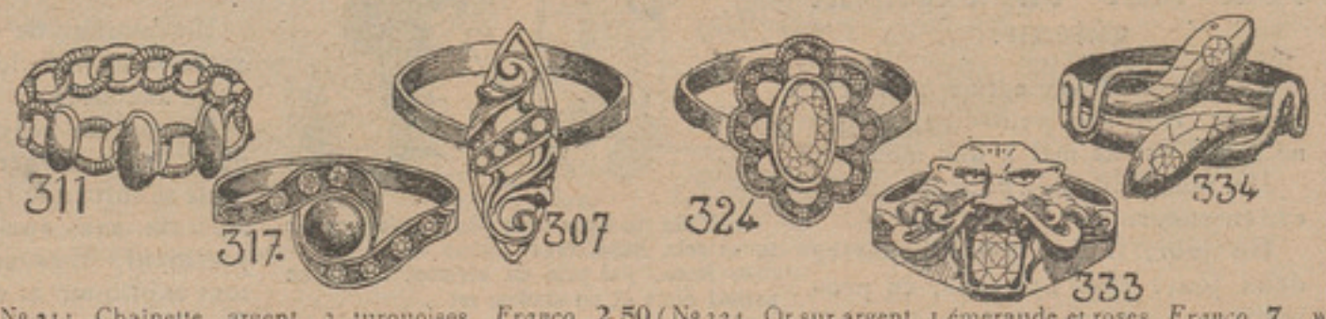
UNE JUMELLE-PORTEFEUILLE

La plus pratique de toutes, ne tenant aucune place dans la poche. A l'aide d'une pression, la boite s'ouvre et laisse apparaître les grandes lentilles qui prennent d'elles-mêmes la position utile. On règle cette jumelle à sa vue comme on fait pour les jumelles les plus chères. C'est la première fois qu'on met en vente un article aussi pratique et utile à un prix aussi modique.

Adresser la commande accompagnée de son montant à

M. OFFENSTADT, Directeur,
3, RUE DE ROCROY, PARIS (X^e^)

SUPERBES BAGUES GARANTIES INALTÉRABLES



N° 311.	Chainette, argent, 3 turquoises.	*Franco.*	2.50	N° 324.	Or sur argent, 1 émeraude et roses.	*Franco.*	7. »
N° 317.	Or sur argent, 1 perle, 8 roses...	—	3.25	N° 333.	Titre supérieur, tête de lion, mat.	—	9.50
N° 307.	Marquise, titre supér., 4 pierres.	—	5.25	N° 334.	Titre supér., 2 serpents, 2 rubis.	—	10. »

AVIS. — Indiquer la dimension du doigt par un anneau de ficelle ou de métal.
Moyennant **1 franc** d'augmentation ces bijoux sont livrés en écrin.

Adresser les commandes accompagnées du montant à M. OFFENSTADT, Directeur, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e^).

0 fr. 95 *En vente partout* **0 fr. 95**

QUO VADIS

Le célèbre ouvrage d'Henri SIENKIÉWICZ, traduit par P. PICARD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 GRAVURES

Envoi franco contre la somme de 1 fr. 25 en timbres, bon ou mandat-poste à la librairie OFFENSTADT, 3, rue de Rocroy.

A CRÉDIT

❖ ❖ ❖

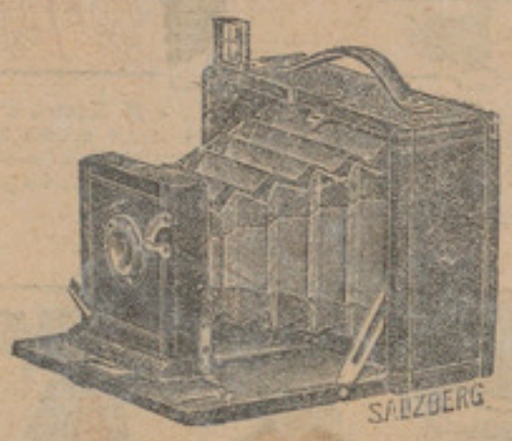
Un excellent

APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

TOUS SES ACCESSOIRES

ET

PRODUITS



L'" EXCELSIOR "

1° **APPAREIL genre " Folding "** à soufflets toile, coins peau 9×12 gaine chagrin; excellent objectif de campagne, toujours armé pour pose et instantané; viseur mobile; diaphragme variable muni également d'un verre dépoli, surmonté d'une visière permettant ainsi de mettre au point sans le secours du voile noir; intérieur acajou laqué; ornements nickelés; pas de vis international permettant de monter l'appareil sur pied dans les deux sens.

Cet appareil est fourni accompagné des accessoires et produits suivants :

2° **3 CHASSIS doubles à volets;**
3° **UN PIED de campagne;**
4° **UN CHASSIS-PRESSE américain;**
5° **3 CUVETTES;**
6° **UN PANIER LAVEUR;**
7° **UN ÉGOUTTOIR;**
8° **UNE LANTERNE verre rouge;**
9° **UNE BOITE 6 plaques 9×12;**
10° **UNE POCHETTE papier sensible;**
11° **UN FLACON révélateur;**
12° **UN FLACON virage-fixage;**
13° **UN PAQUET hyposulfite**
14° **UN MANUEL mode d'emploi.**

L'appareil, ses accessoires et ses produits sont expédiés soigneusement emballés pour le prix total de 45 francs.

AUX

CONDITIONS SUIVANTES :

15 francs à la commande, le reste en 10 mois, **3 francs** par mois.

Indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse et le département.

Adresser les commandes à

M. OFFENSTADT

DIRECTEUR

3, Rue de Rocroy, 3, PARIS.

A CRÉDIT

❖ ❖ ❖

Nous offrons ici à tous nos lecteurs le moyen de s'exercer et de se distraire sans jamais se lasser, et ce à des **conditions exceptionnellement avantageuses.**

Pour un prix dérisoire et par dessus le marché à crédit, nous expédions :

1° **UNE CARABINE à air comprimé,** de fabrication parfaite et fournissant un tir d'une précision absolue; elle se charge à volonté à balle ou à flèche; on l'emploiera avec le même succès comme carabine de salon et en plein air, pour chasser le petit gibier.

Elle mesure 80 centimètres de haut;

2° **UNE BOITE contenant 1,000 balles;**

3° **UNE POCHETTE contenant 12 flèches;**

4° **100 CARTONS-CIBLES;**

5° **UN MODE D'EMPLOI;**

6° **UNE CAISSE bois** pour l'emballage du tout.

Prix franco :

17 fr. 50

CONDITIONS DE PAIEMENT

Nous envoyer avec la commande la somme de **7 fr. 50** en mandat ou bon de poste.

Nous écrire en prenant l'engagement de nous payer tous les mois la somme de **1 franc.**

En signant, indiquer clairement le nom, les prénoms, la profession, l'adresse, le département.

Adresser les Commandes à

M. OFFENSTADT

Directeur,

3, rue de Rocroy

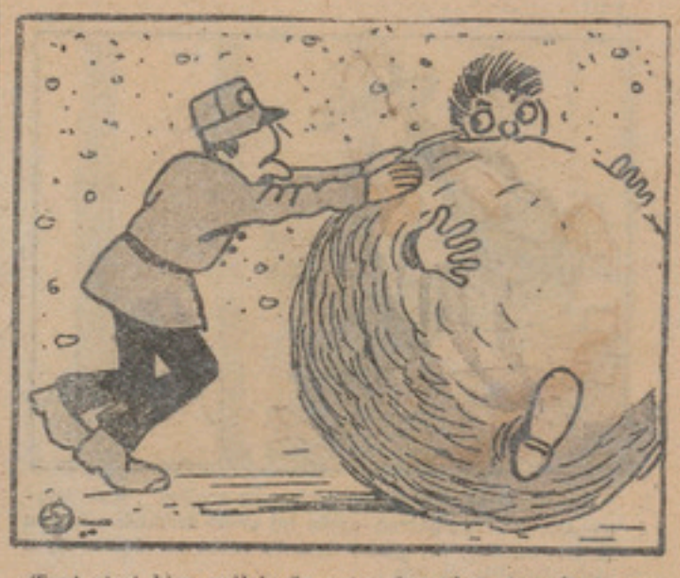
PARIS (X^e^)

LA BOULE DE NEIGE

Le Douanier. — Ah! mon gaillard, tu fais la contrebande?...

Le contrebandier, en fuyant, roule dans la neige.

Et il roule, roule, roule...



Tant et si bien qu'à la fin notre douanier n'a qu'à se rouler à la gendarmerie.

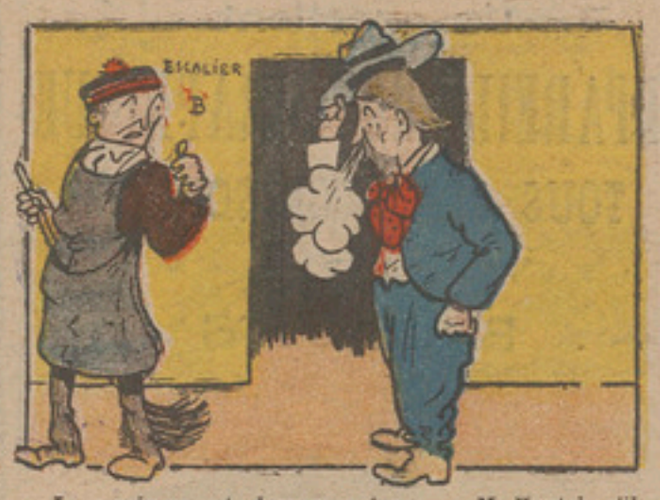
HISTOIRE MIROBOLANTE D'ATHANASE CROVERT, ARTISTE PEINTRE *(Suite.)*

VII

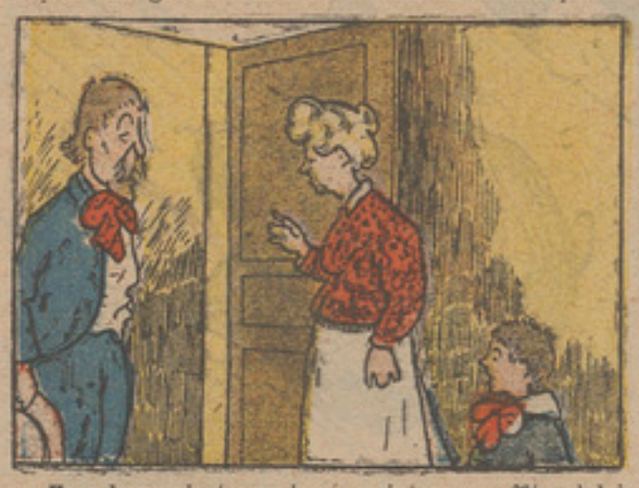
ON DEMANDE UN GROOM

Le fripier ayant donné à Athanase l'adresse de M. Huntel qui s'était rendu acquéreur de l'habit puce, le rapin, sans même remercier le marchand, se précipita dans la rue... Lancé au triple galop, il ne voit pas la corde par laquelle une grosse dame tient en laisse un vilain roquet...

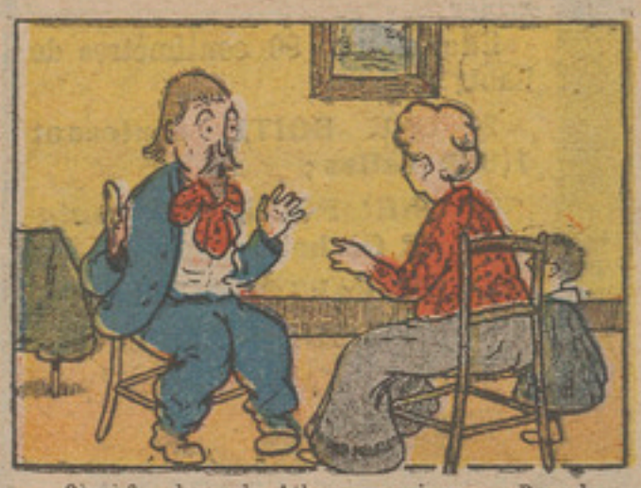
Il s'encnevêtre dans la corde, fait panache et heurte un peu violemment de son nez le bitume du trottoir ; il se relève ensanglanté, mais il ne sent pas la douleur et continue sa course... Il arrive enfin à l'adresse indiquée par le fripier...



« La concierge est devant sa loge... « M. Huntel, s'il vous plaît ! » demande Athanase qui souffle comme un phoque... « Au 7e à droite !... » D'un trait, Athanase qui semble avoir des ailes grimpe quatre à quatre les étages et frappe enfin au 7e à droite.

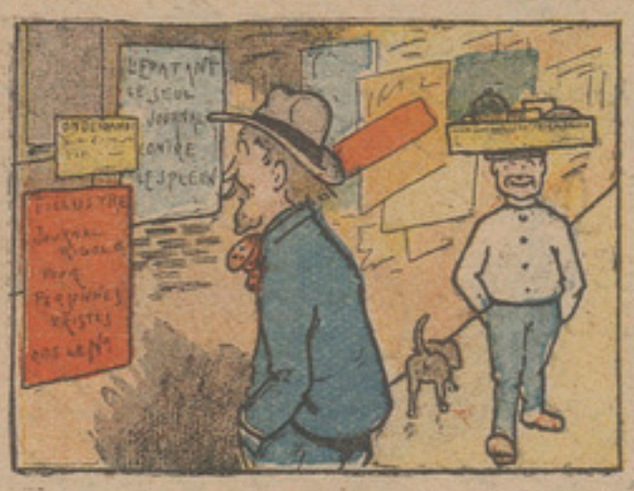


Une dame vient ouvrir au peintre essoufflé qui lui explique aussitôt l'objet de sa visite... « Mon mari, réplique la dame, est artiste lyrique, il fait partie d'une troupe et est parti, il y a deux jours, en tournée...

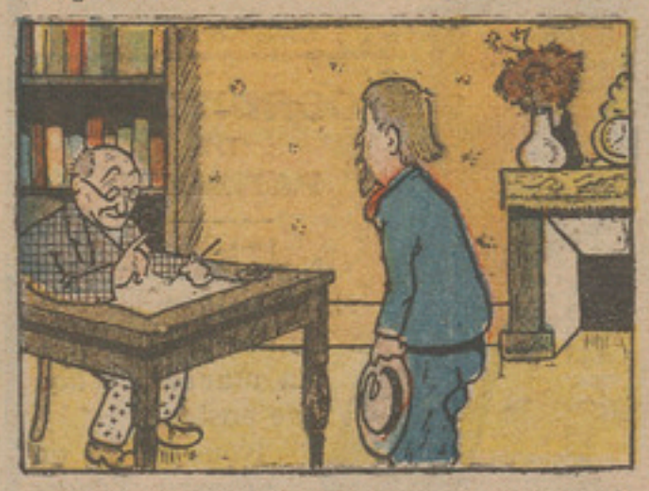


— Où ça ?... demande Athanase anxieux. — Dans les Indes ! — Dans les Indes ! hurle Athanase. — Parfaitement, mais il doit être encore au Havre actuellement, car il ne prend le paquebot que demain matin... Et il a sûrement dans ses malles votre habit puce, car il fait partie de sa garde-robe... »

Athanase, stupéfait, redescend les sept étages et dans la rue monologue... « Dans les Indes... avec l'habit aux billets de mille... coûte que coûte il faut partir au Havre... je pourrai arriver à temps en partant de suite... Mais comment faire le voyage... je n'ai pas le sou. »



Il en était là de ses réflexions, quand par hasard il jette les yeux sur une affiche collée sur un mûr... *On demande de suite groom.. s'adresser rue Tilante, n° 5...* Or, la rue Tilante se trouvait justement à proximité...



Poussé par une force inconnue, Athanase, en désespoir de cause, entre au n° 5 de la rue Tilante... Il se présente... « Mon ami, dit le commerçant qui demandait le groom, vous feriez assurément mon affaire, mais il faudrait faire couper vos cheveux et votre barbe... »

« Je ne demanderais pas mieux, fait Athanase, mais je dois vous avouer, monsieur, que je n'ai pas le sou pour régler le coiffeur... — Qu'à cela ne tienne, je vais vous donner vingt francs en acompte sur votre semaine... »

Athanase ne pouvait en croire ses oreilles... Mais lorsque son nouveau patron, après lui avoir demandé son nom et son adresse, lui glissa dans la main un louis d'or, il pensa défaillir de joie...

Un quart d'heure après, ayant volé à la gare Saint-Lazare ainsi que la pièce de 20 francs, Athanase, sans scrupule, prenait un billet pour le Havre et, bientôt installé dans un wagon de troisième classe, il roulait vers le Havre, à la recherche du précieux habit puce.

(A suivre.)

Sceaux. — Imprimerie Charaire

Le gérant : Emile Beuve.